5e Année - N° 194 Le N° 0$50 Jeudi 18 Mai 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Vieille Cochinchinoise.

(Bois gravé de Ngo-van-Hoa.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 194 — 18 Mai 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 25 $ 00, 6 mois : 15 $ 00

Etranger :
Un an : 35 $ 00, 6 mois : 20 $ 00
Le numéro : 0 $ 50

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — La Science de l'Homme, par le docteur A. CARREL.

Demeures annamites, par JYC.

Une remarquable réalisation sociale : la Cité des Paillotes à Saigon-Cholon, reportage photographique de J. LHUISSIER.

Le capitaine de vaisseau Henri Rivière, homme de lettres, par René DESPIERRES.

Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois (suite), par H. PARMENTIER.

La doctrine des lettrés dans l'Ancien Annam, par S. E. PHAM-QUYNH.

La Maison de l'Information à Hanoi.

Quinine et quinquina, par D.

Une coupe perspective du pont Doumer, par H. PARMENTIER.

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La science de l'homme

par le docteur A. CARREL

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

« La science libre et désintéressée occupera une place éminente dans la France nouvelle. »
(Philippe PÉTAIN.)

Loin d'apporter le bonheur à l'humanité, la civilisation mécanique n'a su créer que le chaos. Mais ni la science ni la machine ne sont responsables du mal dont souffre aujourd'hui l'humanité civilisée. Elles ne sont entre nos mains que d'aveugles instruments dont nous n'avons pas su nous servir. Nous avons construit un monde qui ne nous convient pas. Cette erreur était inévitable. En effet, nous étions ignorants des lois de notre nature quand nous possédions déjà les lois de la nature matérielle. Nous avons donc modifié les conditions de notre existence au hasard des inventions, de nos appétits et de nos illusions, sans aucun égard pour notre esprit et notre corps. Aussi, dans ce milieu qui entrave son développement organique et spirituel, l'homme s'est-il détérioré. Il ne sait ni diriger ses institutions, ni se diriger lui-même. Et il est incapable de saisir le bonheur que la science met à sa portée. Ainsi la crise de la civilisation est une crise de l'homme. L'intelligence humaine ne s'est pas accrue parallèlement à la complexité des problèmes à résoudre.

Il ne suffit donc plus de développer les ressources de l'univers, ni de créer nos habitudes de vie et nos institutions économiques et sociales suivant notre caprice. Il faut reconstruire les hommes suivant les lois naturelles, et leur donner un milieu auquel ils puissent s'adapter sans dégénérer. Telle est la tâche urgente qui s'impose aujourd'hui.

Ce projet n'est pas utopique. Certes, nous sommes incapables de transformer les tendances ancestrales de l'individu. Mais nous pouvons modifier leurs effets. Nous savons que les conditions du milieu opèrent un véritable modelage de l'organisme au cours de son développement. Des observations innombrables ont montré que le climat, la profession, le régime alimentaire, les exercices physiques, certaines disciplines intellectuelles et morales, mettent une empreinte profonde sur la personnalité. Chaque individu est la résultante des tendances ancestrales et de l'action des conditions chimiques, physiques et psychologiques du milieu, ainsi que des habitudes physiologiques et mentales. La connaissance de ces facteurs doit permettre aux pays civilisés de développer de façon optimum toutes les qualités ancestrales de leurs habitants.

***

Pour ce faire, l'impuissance des doctrines basées sur des principes philosophiques est manifeste, car de tels principes sont nécessairement incomplets, discutables et invérifiables.

Si nous voulons aboutir à un concept vrai de la personne humaine, nous ne devons pas quitter la route de l'observation et de l'expérience. En tant que discipline scientifique, la connaissance de l'homme est indépendante de toute doctrine. Elle n'a pas plus le droit d'être vitaliste que mécaniste, matérialiste que spiritualiste.

Afin d'édifier la science de l'homme, nous avons besoin d'une connaissance universelle. Le moment est donc venu, après deux mille trois cents ans, de renouveler la tentative d'Aristote. Mais Aristote lui-même ne pourrait pas saisir à lui seul l'ensemble des choses que nous savons aujourd'hui. Il nous faut donc un Aristote composite. C'est-à-dire un petit groupe d'hommes appartenant à des spécialités différentes et capables de fondre leurs pensées individuelles en une pensée commune. Il y a, à toutes les époques, des spécialistes doués de cet universalisme qui étend ses tentacules sur toutes choses. La technique de la pensée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

collective est difficile et peu connue. Elle demande beaucoup d'intelligence et de désintéressement. Peu d'individus y sont aptes. Mais seule elle permettra de résoudre les problèmes humains. Pour édifier une vraie science de l'homme et une technologie de la civilisation, il est indispensable de créer des centres de synthèse où la pensée collective forgera la connaissance nouvelle. Ainsi il deviendra possible de construire l'individu et la société sur la base inébranlable de concepts scientifiques et de techniques appropriées. Par conséquent, de donner à notre civilisation la capacité de survivre.

Quelle méthode convient-il d'utiliser pour l'étude des problèmes humains ? L'homme, étant à la fois multiple et un, ressortit à deux méthodes différentes, l'une analytique et l'autre synthétique. Toutes les institutions scientifiques déjà existantes emploient la méthode analytique. Elles considèrent l'homme comme une multiplicité qu'elles réduisent en ses parties constitutives. Elles découpent dans le tout formé par l'être vivant et son milieu des fragments plus ou moins artificiels. Puis elles font l'analyse de ces fragments. C'est ainsi que se construisent l'anatomie, la physiologie, la génétique, la pédagogie, la sociologie, l'économie politique. Par exemple, l'Institut Pasteur, le Rockefeller Institute, le Kaiser Wilhelm Gesellschaft, l'Institut technologique de Californie, étudient les aspects biologiques, physiques et chimiques de notre monde. L'Institution Carnegie, la Fondation Rockefeller, l'Institut Brooking, l'Institut Mellon, le Forschung Institut für Arbeitsgestaltung, les innombrables laboratoires universitaires et industriels, se consacrent à l'étude de nos activités sociales, économiques et technologiques. Ces institutions accumulent des connaissances analytiques d'immense importance. Elles sont indispensables à la préparation des éléments de la science de l'homme. Elles doivent non seulement continuer sans interruption leurs efforts, mais les augmenter sans cesse.

***

C'est pour la synthèse des connaissances fragmentaires ainsi obtenues que nous avons besoin de méthodes et d'institutions nouvelles. Il est indispensable, en effet, d'étudier dans l'individu non seulement sa multiplicité, mais aussi son unité organique et spirituelle. Seule la soudure de toutes sciences qui se rapportent à l'homme peut rendre ces sciences utilisables pour notre progrès. Nous savons déjà que les spécialistes de la physiologie, de la médecine, de la pédagogie, de la sociologie, de l'économie politique, ou de la religion, sont aussi incapables les uns que les autres de résoudre les problèmes qui intéressent la personne humaine dans sa totalité. Par exemple, un éducateur en tant qu'éducateur n'est pas qualifié pour diriger l'éducation de l'enfant. Aucun économiste n'a jamais réussi à organiser l'économie d'une nation. Un architecte, à lui seul, est incapable de faire le plan d'une maison ou d'une ville. Car ni la pédagogie, ni l'économie politique, ni l'architecture ne donnent aux éducateurs, aux économistes ou aux architectes la connaissance globale indispensable à la solution de tout problème humain. L'homme considéré par un spécialiste à travers ses propres concepts n'est pas l'homme complet, l'homme réel. Nous devons avoir de l'individu et de son milieu une vue beaucoup plus compréhensive. Mais cette intégration n'est pas réalisable par le simple assemblage mécanique de morceaux de connaissances, comme se proposait de le faire l'Institut de Coopération intellectuelle. Nous ne la réaliserons pas, non plus, en plaçant des spécialistes autour d'une table et en organisant un centre de synthèse, ainsi qu'il a déjà été fait.

Une synthèse ne consiste pas seulement à rassembler des faits ou des hommes. Il ne suffit pas, pour obtenir de l'eau, de mettre en contact de l'oxygène et de l'hydrogène. Il faut aussi fournir à ce mélange de l'énergie. D'une façon analogue, la synthèse demande d'abord la mise en présence des faits dans la conscience individuelle, et ensuite la fusion de ces faits par un grand effort mental. De cet effort, très peu d'hommes sont capables. Car la civilisation industrielle a commis la faute de faire presque exclusivement des spécialistes, c'est-à-dire des individus qui n'excellent que dans un champ de dimensions restreintes. Elle a étouffé les intelligences capables de maîtriser simultanément plusieurs disciplines. Seuls, des Léonard de Vinci ou des Franklin pourraient résoudre les problèmes fondamentaux de la société moderne. Pour amalgamer les données de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, il est donc besoin d'un centre de pensée synthétique, d'un organisme capable d'intégrer toutes les connaissances. En d'autres termes, d'un institut pour le développement de la science de l'homme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'étude de ces problèmes est un besoin fondamental de l'ère au seuil de laquelle nous nous trouvons. Beaucoup ont compris déjà, de façon plus ou moins claire, sa nécessité. Il y a quelques années, le sénateur Bulkley avait projeté l'établissement aux Etats-Unis d'un Conseil national pour l'étude simultanée des problèmes économiques et humains. Sous la direction de Jean Coutrot, pendant les années qui précédèrent immédiatement la guerre, un groupe d'ingénieurs, d'économistes, de biologistes et d'autres spécialistes se réunissaient dans la solitude de l'ancienne abbaye de Pontigny pour essayer de coordonner les éléments de la science de l'homme. L'Institut de Coopération intellectuelle organisé jadis à la Société des Nations, quelque incomplet qu'ait été son effort, était inspiré par le même besoin de coordination et de synthèse. Cette tendance aboutit à un résultat concret quand Gros et Ménétrier élaborèrent leur doctrine de la médecine du travail. Doctrine qui, comme celle de Rudolph Brauer et de Hermann Textor, embrasse le travailleur dans la totalité de ses activités corporelles, mentales et sociales.

Enfin, le Gouvernement français institua, par une loi du 17 novembre 1941, la Fondation française pour l'Etude des Problèmes humains dont le but est de trouver, grâce à la technique de la pensée collective, des réponses aux questions que chacun se pose aujourd'hui devant les désordres de la vie individuelle et collective. Par exemple, les questions de l'organisation du travail, du développement corporel et mental, des communications rapides, du mode de la propriété privée, de l'urbanisme, de la pédagogie, de l'alimentation, de la santé, de l'eugénisme, de la natalité, de l'immigration, etc...

Afin de trouver des solutions vraiment humaines à ces problèmes, la Fondation se servira de multiples sources d'information, telles que : enquêtes, sondages, documentation étrangère, conseillers nationaux et étrangers, missions en France ou à l'étranger. Elle fera aussi ou fera faire des recherches expérimentales nouvelles quand ces recherches s'imposeront. Il faut, par exemple, développer l'étude de l'hérédité et celle de la typologie humaine, dont la connaissance est indispensable à la pédagogie et à l'orientation professionnelle. Il faut aussi s'attaquer au problème du modelage de la personnalité par les facteurs chimiques, physiques et psychologiques du milieu, à celui du travail, de sa physiologie et de sa rémunération, de la production, de l'économie rurale, etc. A celui du sens moral, du caractère et des activités esthétiques et religieuses. Il faut enfin élucider les questions de la détérioration mentale et de la criminalité. C'est ainsi que se développeront à la fois la science de l'homme, et la technologie correspondante.

Organisme totalement nouveau, première manifestation de la science de l'homme, cette Fondation sera, non pas la rivale, mais le complément des institutions déjà existantes en France, telles, par exemple, que l'Institut scientifique des Recherches économiques et sociales, l'Institut sanitaire des Assurances sociales, l'Institut national d'Hygiène, l'Institut Pasteur, etc. Sa fonction principale sera d'offrir aux différents ministres et au chef du Gouvernement des solutions pour les problèmes essentiels concernant la vie individuelle et collective de la nation.

***

Cette grande entreprise est un témoignage éclatant de la survivance de la pensée française et de sa vitalité. Pour la première fois dans le monde, une institution s'établit sur des bases non philosophiques, non politiques et exclusivement scientifiques pour la construction systématique de l'homme civilisé dans la totalité de ses activités corporelles, spirituelles, sociales et raciales. Son but est de créer une nouvelle technologie : l'Anthropotechnie. Ainsi, moins de deux ans après la plus complète défaite de son histoire, la France affirme non seulement sa volonté de ressusciter, mais aussi celle de développer au maximum les qualités héréditaires qui sont encore intactes, quoique assoupies, dans sa population.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



par JYC

BIEN souvent, les recherches archéologiques et ethnologiques nécessitent de longues et fatigantes expéditions. Le développement des moyens de communication, l'extension des réseaux routiers, ferroviaires ou aériens ont reculé progressivement les limites des régions connues où la selle et le bât attendent l'explorateur et son matériel de campement. Mais parfois le témoignage scientifique se présente de lui-même aux yeux du chercheur, par exemple une conjonction inopinée de margouillats sur la table du docteur ès sciences naturelles.

C'est ainsi que, en face de mon bureau les « Demeures Annamites » détaillèrent sous mes yeux l'analyse de leur structure intime, de la maison de l'humble artisan à la demeure bourgeoise dotée de belles colonnes noires et de pièces de charpente incrustées de nacre, sculptées de nuages en forme de dragons. L'événement se signala à mon attention par une épaisse fumée chargée de vapeurs de caoutchouc brûlé. Le vent « du Laos », déjà insupportable par lui-même, orientait méchamment ces nauséances vers ma fenêtre.

Mon voisin, *M. « Radis Rouge »* avait vendu les deux « sao » de terre en forme de couloir, entre l'avenue et le cimetière où, dans trois paillotes, il logeait avec une très nombreuse parenté, ascendante et descendante. Celle-ci, dont je ne sus jamais exactement les degrés de lignage et quartiers respectifs, se composait de seize à dix-huit personnes de tous âges. Ce rassemblement constituait une sorte d'allégorie des différents états de l'existence ; ou encore un tableau statistique de vitalité : un vieillard, trois adultes de plus de 45 ans, cinq de plus de 20 ans (où dominaient les femmes) et le reste en « nhos » à la culotte fendue. Je ne compte pas les larves vagissantes, « ... *enfants nus jouant aux vagues d'or des vieilles mers païennes...* ». Mais, des affaires de famille qui ne vous intéressent pas directement, il est préférable de ne pas se mêler.

M. Radis Rouge était un artisan faubourien.



M. Radis Rouge.

Ses entreprises mécaniques se signalaient devant sa porte sur un panneau où, peints naïvement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on distinguait un phono à pavillon, une machine à coudre et une à écrire. Il prétendait aussi réparer les vélos et les pousses. Pratiquement, le train-train quotidien de son industrie consistait à obturer rapidement, sinon définitivement, au moyen d'accessoires primitifs, les crevaisons de chambres à air épuisées et les abandons répétés de valves locales. Il se faisait généralement remplacer, dédaigneux de ces humbles besognes et malgré son habileté personnelle, par les « bécons » de la famille, candidats concurrents à l'héritage paternel. Cet atelier artisanal modeste et sans brevet de maîtrise opérait avec sérieux et diligence au milieu de cadres fatigués et de roues suspendues exhalant en silence leurs intestins de caoutchouc rouge.

Donc, un jour sans doute prévu par le calendrier comme faste pour lui, mais qui pour mon sens olfactif ne l'était guère, M. « Radis Rouge » nettoya par le feu les détritus non récupérables. Puis il entreprit le déménagement de son matériel. Ce fut assez bref, le panneau réclame, une pompe sur planche et une caisse d'outils comme une boite à cigares en constituant le principal. Les meubles meublants sortirent après, liés à de gros bambous portés par leurs extrémités. Un bat-flanc-bahut roulant d'un modèle fréquent en Annam s'en alla alors en grinçant sur ses roues de chariot, poussé par M. « Radis Rouge », lui-même aidé de sa première femme qui n'est plus jeune mais veille aux biens. Ces coffres, dont le plateau constitue la porte d'une armoire, aisément véhiculables, placés dans l'axe d'une baie ou dans la véranda permettent, en cas d'incendie, de sauver rapidement les effets et autres objets précieux qu'ils contiennent. Car le feu des maisons en paillotes se propage rapidement. Par ailleurs, en temps ordinaire, servant de lit, le couvercle du coffre est automatiquement bloqué la nuit par la présence de son propriétaire. Tout le monde sait combien le sommeil de l'Annamite est pesant. Sécurité d'abord. Des cuvettes autrefois émaillées, des ustensiles divers, un garde-manger crevé, une table Henri II, un banc, des vases et des paniers, enfin des choses que je ne pus identifier, une à une furent emportées.

Les maisons étant vidées, les membres masculins de la famille de M. « Radis Rouge » en entreprirent le démontage pour transporter ailleur leurs éléments constituants.

Ils commencèrent par la plus grande, en bordure de l'avenue ; atelier, magasin et logis du maître. Les murs de façade et de refend, les cloisons en « cai-phên » s'ouvrirent soudain, comme un décor de théâtre le rideau baissé, et furent enlevées telles des feuilles de paravent. Il resta ainsi une sorte de hangar juché sur des colonnes minces et noires de bois et de bambous. De la toiture, les gerbes de paillotes, liées à plat entre quatre fibres de bambou entrelacées, tombèrent l'une après l'autre comme de grandes tuiles souples nimbées de poussière brune. Elles étaient écourtées, anémiées et culottées par un long séjour entre les cieux inconstants et les fumées chargées de résines, ayant constitué à la fois toiture et plafond. Les liens de jonc refendu sautaient sous les coups d'une faucille. Un aide tenant à bout de bras un bambou fourchu soutenait les gerbes, aidait au glissement et à la chute. Le même sans doute qui, plus tard, tendrait vers le lieur accroupi sur le toit reconstitué, les gerbes nouvelles couleur de blé mûr.

Puis ce fut la carcasse orthogonale, qui montra à nu son squelette de gros bambous ébène. Quelques attaches sautèrent encore, plus espacées mais plus larges et serrées. Trois hommes furent appelés à la rescousse. Comme un panneau de large treillage, tout un coin de toiture de bas côté glissa sur le sol. Il avait la géométrie d'un trapèze régulier. Ce furent ensuite successivement les grandes faces, de même forme prolongée d'un parallélogramme vers le faîtage. Le tout avait 7 ou 8 mètres dans sa plus grande dimension. Ces panneaux quittèrent à leur tour, comme une charmille déambulante portée en balancier par quatre hommes, le terrain de M. « Radis Rouge ».

La charpente proprement dite restait seule en place. Elle se composait de deux fermes médianes en bambou assemblées chacune sur quatre poteaux de « sao » ou de « mit ». Les arbalétriers étaient doubles, « moisés » dirions-nous, réunis par des fiches. Celles-ci au niveau des poteaux les traversaient près de leur sommet. Une pièce horizontale, en forme d'« entrait » haut placé avait soutenu le plancher léger d'un petit grenier.

Je m'enquis de l'emplacement de l'autel des ancêtres et de ce qu'on avait fait de ce dernier. M. « Radis Rouge », mécanicien moderne et sans doute désireux de paraître évolué accentua d'un rictus édenté son air naturellement malin et répondit en bégayant avec volubilité dans ce langage miaulant de Hué que tout le monde ne comprend pas. Je n'insistai pas. Je sus plus tard que l'autel, sorte de tabernacle mobile fait comme les armoires à tablettes des temples tonkinois avait précédé la maison dès matines, au cours d'une cérémonie officiée par les femmes, sur l'emplacement de la nouvelle propriété. Ce fut d'ailleurs à ma connaissance la seule manifestation pieuse ayant marqué le départ de M. « Radis Rouge ».

Les fermes triangulaires, sorte de grandes équerres, descendirent en deux temps de leurs poteaux. Ces derniers, pourris ou minés par les termites à leur base ne donnèrent aucun mal pour

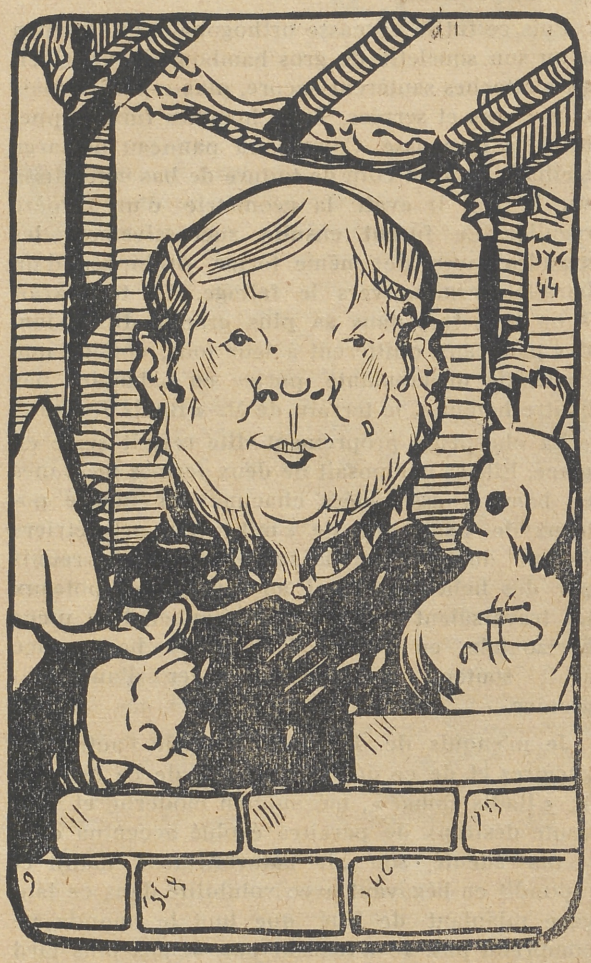
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

être extraits du sol. Le tout prit le même chemin que les toitures. Les deux autres maisons, moins importantes suivirent dans la même journée le sillage de cet ensemble.

Ce qui jonchait le terrain, mélangé de mauvaises herbes, brûla longtemps. Le vent du Laos qui m'avait tenu sous la direction des foyers se maintint toute la phase de la lune.

Le métier d'ethnologue, même « at home » n'est pas sans présenter parfois quelques inconvénients, sinon de réels dangers.

***

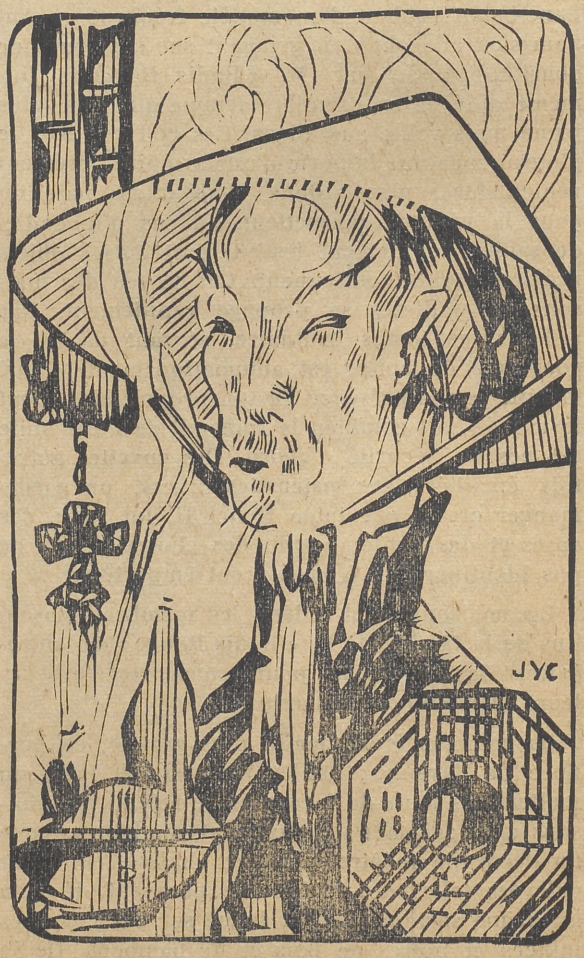


Mme Dix Mille.

Les deux « sao » et quelques « thuoc » de M. « Radis Rouge » avaient été achetés par Mme « Dix Mille », personne d'un certain âge et de sage économie avec laquelle j'eus et entretins dès le premier instant les meilleurs rapports de bon voisinage.

Avant que M. « Radis Rouge » eût achevé de faire tourner trois fois dans le sens du soleil quelques poulets autour d'un poteau de la nouvelle maison afin qu'ils veuillent bien rester chez lui, Mme « Dix mille » avait pris possession de son terrain. Elle était flanquée d'un personnage mince vêtu d'une robe noire et courte, coiffé d'un chapeau conique de paille fine maintenu sous le menton par une large cravate verte. Il portait une barbiche en épi de maïs et tenait à la main une règle ornée de glands multicolores. Ils arpentèrent les deux « sao » et prirent des mesures longuement et consciencieusement.

Le sacrifice de quelques buissons engendra un supplément de fumées suffocantes pendant quarante-huit heures mais porta les « sao » à trois au détriment de la plaine des Tombeaux. Quelques jours plus tard, des théories de charrettes s'arrêtèrent devant le terrain et répandirent sur le sol les éléments démontés d'une « nha ruong » achetée ailleurs. Ce puzzle fut suivi de moellons, de sable, de chaux, de coquillage, de briques et de tuiles. L'ethnologue en moi, de satisfaction se frotta les mains. Après le démontage de diverses sortes de paillotes, j'allais assister à l'érection d'une maison bourgeoise et solide. Après la classe ouvrière et industrieuse dans son décor mobile, j'allais interroger un milieu social plus élevé et son cadre en « dur » sculpté et verni, non moins véhiculable d'ailleurs.



Le métreur chiromancien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les agissements du chiromancien-métreur de Mme « Dix Mille » me captivèrent bientôt et discrètement je m'inquiétais de ses conclusions sur l'orientation de la construction, espérant que malgré l'envahissant modernisme, les règles encore cette fois seraient strictement observées.

Je fus d'abord étonné comme d'une troublante coïncidence de voir fixer l'implantation de la future demeure parallèlement à l'avenue bien que sérieusement en retrait. J'appris que la boussole géomantique avait cependant donné un axe faisant un angle très appréciable avec cette direction. Mais on me dit qu'il suffirait, au cours d'une cérémonie spéciale de prier les génies des points cardinaux de faire un petit voyage dans le ciel, une sorte de permutation circulaire, pour venir se placer dans les azimuts qui leur sont convenables par rapport à la nouvelle construction. Il est des accommodements avec le ciel sous toutes les latitudes. Les génies eux aussi se laissent acheter comme de simples indulgences. Gardons-nous de médire de ces pratiques plus consolantes qu'édifiantes.

C'était une « nha ruong » à trois travées, en souvenir des trois éléments, qu'avait achetée Mme « Dix Mille ». On m'expliqua que, obligatoirement, le nombre des travées est toujours impair, sinon « cela porte malheur ». L'empereur Gia-Long a même publié un édit imposant ce rythme. Ce qui est impair est mâle, ce qui est pair est lié au principe femelle, néfaste. Or on sait l'importance du « am-duong » dans l'esprit annamite. En écoutant mon commentateur gloser sur ces prescriptions royales je remarquai en apparté, qu'un nombre pair de travées eût, par le fait, placé une colonne *dans l'axe* et, non seulement détruit toute l'harmonie de la construction, mais encore supprimé la travée et la porte centrales dignes et nobles. Une fois de plus, simple nécessité architecturale, magiquement et royalement sanctionnée.

Les travaux, après aplanissement du terrain (c'est pour cela qu'on doit écrire un terre-*plain*, amis protes et correcteurs, et non terre-*plein*, malgré les dictionnaires) commencèrent par l'édification d'un solide mur rectangle en moellons, haut d'un mètre, formant comme une vaste cuve. Cette aire fut emplie ensuite de sable bien mouillé et tassé. A l'intérieur, seize piliers de maçonnerie avaient été prévus dépassant de 0 m. 60 environ ce terre-plain comme des quilles bien alignées. Jugeant, à juste titre sans doute, la maison démontable trop basse de plafond, Mme « Dix Mille » avait décidé de surélever l'ensemble des colonnes sur ces socles ; première altération de la proportion classique. Il devait y en avoir d'autres.

Les quatre charpentes assemblées chacune sur autant de colonnes de beau bois ciré noir furent alors montées horizontalement sur des tréteaux de telle façon que le pied de chaque colonne corresponde respectivement aux piédestaux maçonnés qui leur avaient été préparés. Les charpentes reposaient, deux couchées à droite, deux à gauche. Un échafaudage en bambou de 3 mètres semblable à un mirador fut édifié au centre, dans l'axe du bassin de sable, dominant l'ensemble. Cette construction légère était destinée à monter dans sa position future la panne faîtière, qui haut placée reçoit le dépôt des forces spirituelles attachées à la future habitation, leur « mana ». La mise en place, à part, de cet élément de la charpente a fait dire souvent que les Asiatiques, « qui font tout à l'envers », commençaient leurs maisons par le toit. En effet, dans certaines maisons en construction on voit la panne faîtière suspendue dans sa future position à un échafaud, couverte d'un tissu rouge alors que les fondations ne sont pas terminées. La seule obligation est de poser la faîtière au cours de l'année qui s'accorde astrologiquement avec l'âge du propriétaire. S'il y a quelque difficulté, ce dernier peut même se faire remplacer par son fils à condition que l'âge de celui-ci soit favorable. Il officiera à sa place.

L'âge du propriétaire doit être d'ordre impair. Certaines années sont particulièrement redoutables, notamment vingt-quatre, trente-huit ou quarante-huit ans. Mais, par contre, ces époques sont bien vues du Génie de la forêt et conviennent au stockage des pièces de charpente et des colonnes. Verrai-je, avec mon esprit positif, l'obligation subtile dans ces défenses de n'employer que des bois bien secs ? Tout ce rituel géomantique me paraît sagement ordonné, quoique bien compliqué dans ses modalités d'application (comme dirait une circulaire administrative !)

En fait, la maison peut être construite avant ou après la cérémonie de la pose de la panne faîtière, peu importe. Naturellement le jour choisi doit également être déclaré faste par le calendrier, les coutumes locales et le sorcier. Les temples, tombeaux, palais royaux attendent la décision du roi lui-même qui consulte préalablement les astrologues de la cour.

Mais revenons à mes voisins. Les éléments de charpente, portés chacun par quatre colonnes, furent dressés avant toute cérémonie sur leur base de maçonnerie. Cela me rappela soudain, toutes proportions gardées, le montage des « bessonneaux » pendant l'autre guerre ! Des pièces de liaison, fausses sablières, avaient été assemblées par un bout aux charpentes. Grâce à la précision des mesures prises, elles se rabattirent horizontalement et vinrent exactement s'encastrer dans leurs mortaises. Dès leur assemblage

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

horizontal les colonnes avaient été habillées d'écailles de tronc de bananier pour éviter l'action dessiccante du soleil. On eut dit de gros arbres au fût d'or, ces placages jaunissant rapidement. Pour ajouter à l'effet, de larges branchages furent accrochés à la charpente, donnant à la maison montée l'aspect d'un « cabinet de verdure » autour d'un mirador léger. Ces opérations étant achevées avant le jour faste, on eut encore le temps de placer les faux arbalétriers courbés comme des arcs chinois, s'appuyant sur des colonnettes et couvrant la véranda. Les ouvriers, par équipe de trois, vérifièrent alors la verticale des colonnes au moyen d'une ficelle tendue par le poids d'une brique et quand le besoin s'en fit sentir soulevèrent légèrement le fût pour le placer convenablement sur sa base maçonnée. Un habillage du socle avec du ciment décoré en forme de fleur de lotus, rattrapera ensuite la concordance avec la colonne.

Puis on glissa dans leurs rainures les panneaux formant trumeaux au-dessus de chaque entrecolonnement. Ces motifs étaient délicatement ornementés d'un décor zoomorphique et floral en incrustation de nacre, véritable travail de tabletterie. En Annam, il n'y a pas de grosse différence entre les divers artisans du bois. Ainsi on ne doit pas s'étonner si les charpentes semblent être faites par des ébénistes et les coffrets en bois précieux souvent, hélas ! par des charpentiers !

Par contre, quand on plaça les panneaux intérieurs dont certains encadraient des portes et comportaient un cadre complet avec seuil, ce fut d'un effet étrange et imprévu : la maison semblait planer à 0 m. 60 au-dessus du terre-plain ! Mme « Dix mille » ne parut pas troublée pour cela. Elle devait y parer bientôt avec l'aide du charpentier.

Mais le jour faste pour la cérémonie était arrivé. La carcasse habillée d'or et toute feuillue étant déjà dressée, le rite se bornait à la mise en place de la panne faîtière.

Une table avait été dressée légèrement en avant, dans l'axe de la maison. Les offrandes déposées sur cet autel improvisé étaient rituelles mais indiquaient par leur qualité le degré social avantageux du propriétaire. Elles comportaient notamment un cochon, des régimes de bananes, de l'alcool, des fleurs de lotus, le bétel et l'arec, des gâteaux, des liasses de papier votif et le classique et antique bois d'aigle où certains auteurs se réjouissent d'avoir découvert un avatar végétal de la déesse Tiên-Y-A-Na, forme locale de la « Vénérable Dame mystérieuse » que nous retrouverons tout à l'heure.

A l'heure déclarée favorable du jour faste, le mari de Mme « Dix Mille » intervint. Si celle-ci, en bonne Annamite soucieuse des intérêts ménagers, dirigeait elle-même les achats et les travaux, son époux reprenait ses droits devant les ancêtres, les génies et les rites classiques. Le mari de Mme « Dix Mille » interrogea d'abord les puissances occultes au moyen de deux sapèques. Celles-ci donnèrent de suite une réponse favorable ; il fit alors doucement quatre prosternations et trois saluts devant les offrandes. Puis, agenouillé, il éleva devant lui une « cai bat »



Le mari de Mme Dix Mille.

d'alcool, en baissant la tête comme le fait un prêtre à l'élévation en murmurant une sorte de formule incantatoire dont je connus le sens plus tard. Un « tho môc » chenu fit à son tour la même série de gestes rituels alors qu'éclatait dans la cour, près de l'entrée, la mitraillade des pétards rouges, à la grande joie des « bécons » du voisinage. Coiffé d'un tissu rouge, ce digne vieillard, père d'une nombreuse famille, avait été substitué au véritable charpentier constructeur, parce que son âge et sa nombreuse descendance mâle étaient des garants de bonheur et de prospérité pour le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

propriétaire. (Encore un bon tour joué aux génies.) Il se hissa péniblement sur l'échafaudage. Aidé de deux aides également capuchés d'écarlate, il engagea les extrémités de la haute panne, qui était neuve et portait la date de cette fondation, dans ses entures. Deux feuilles de palmier et des baguettes d'encens en nombre impair l'ornaient. L'officiant cloua ensuite vers le centre et en avant un talisman conjuratoire en forme d'octogone ayant en son milieu le dessin du principe « am-duong » entouré des huit trigammes symbolisant le ciel, l'eau courante, les montagnes, le tonnerre, le vent, le feu, la terre et l'eau stagnante, toutes choses que l'on préfère voir par sa fenêtre plutôt qu'en sa demeure.

Il installa également, dissimulé par un carré de coton rouge sur la panne, le bâton étalonné d'après le mètre annamite qui lui avait servi à prendre les mesures de la maison au cours de son édification. Cette pratique, la copie d'un « thuoc » (0 m. 42 environ) plus ou moins exact en plus de ses variantes locales, peut avoir sur le sort de la famille d'importantes conséquences. Un instrument de mensuration chez nous est assujéti aux vérifications du Service des fraudes sur les poids et mesures. Ici, la sanction est dictée par des lois occultes. (Cette magie religieuse est partout la collaboratrice impitoyable d'un précautionneux gouvernement). Le contrôle est exercé après coup au moyen de règles plates spéciales dont les sous-multiples et les cases intermédiaires sont des signes fastes ou désastreux. Si le malheur s'acharne sur une maison et ses habitants, le sorcier spécialiste a vite fait de découvrir ce qui cloche grâce à son « thuoc » hermétique (qui a lui aussi 0 m. 42 de long et qui est divisé en huit cases). Si, rarement, il déclare que vous pouvez être heureux pendant 160 ans ou que vous aurez sans doute encore plusieurs enfants mâles, il vous prédit le plus souvent mille calamités avec certitude, annonce que vos descendants seront bientôt orphelins, promet l'incendie ou l'inondation comme moindres maux tandis que la maladie et le mandarin feront le reste. Tout cela parce que votre porte a quelques centimètres de trop ou de manque ! Ah ! votre « tho-môc » avait un mauvais mètre ! Tant pis pour vous !

Cette règle porte le nom du grand patron des charpentiers « Lou-Pan », contemporain de Confucius. Lou-Pan reçut sa science de la « Vénérable Dame Mystérieuse du Ciel ». Et dans cette Dame les Annamites de Hué voient facilement « Tiên-Y-A-Na » (identifiée avec la déesse « Uma » des Chams), que nous avons retrouvée cachée dans le précieux bois d'aigle ! Comme tout se tient ! J'appris bientôt que la prière marmottée tout à l'heure par le propriétaire s'adressait, en effet, à cette « Dame » qui apprit autrefois aux hommes à se servir des arbres pour faire des maisons et des vaisseaux.

Car les cérémonies pour la construction des jonques, comme celles pour l'élévation des charpentes se ressemblent étrangement, aussi bien dans leurs manifestations pour « chasser les esprits du bois » que dans celles de « l'ouverture des yeux à la lumière ». La série des rites se termine même par une bonne farce aux pauvres génies, toujours un peu simples comme chacun sait, qu'un rien amuse et possède. (Qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec des divinités puissantes et intelligentes comme Tiên-Y-A-Na.) On fabrique suivant le cas un modèle réduit de jonque ou de maison. Quand la construction est achevée, on garnit le modèle d'offrandes, puis on le fixe sur des flotteurs en tronc de bananier. A l'aide de prières et de formules flatteuses on invite gentiment les génies qui auraient résisté aux incantations précédentes de bien vouloir accepter le repas et les présents qui leur sont encore offerts. Pour cela ils passent innocemment de la construction vraie à son simulacre. Lorsqu'on juge qu'ils se repaissent gloutonnement du festin, on largue doucement le flotteur et son attrape illuminée au fil de l'onde sur le cours d'eau voisin du chantier et... vogue la galère des esprits malfaisants qui va se perdre au loin ! Quelques bonnes salves de pétards dans leur sillage leur enlèveront toute envie de rebrousser chemin.

Je fus tiré de mes réflexions sur la sagesse puérile de ces différentes pratiques par le mari de Mme « Dix Mille ». Il venait aimablement me demander, au titre de voisin, de partager le festin des offrandes ayant servi à la cérémonie. Je connus à cela que mon influence était propitiatoire, qualité que j'attribuai à ma descendance mâle et, hélas, à mon âge mûr ! Sur une table spéciale étaient disposés rituellement une piastre symbolique pour le « tho-môc » et des carrés de cotonnade rouge « pour que les ouvriers s'essuient le front » (comment ne pas travailler avec un rendement maximum après cela !), du riz gluant et de l'alcool. Les mets du repas étaient répartis sur un large plateau entouré de bols et de baguettes installé sur un large lit de bois noir et finement sculpté.

« Il me reste à faire la fête du placement des tuiles, me dit mon voisin, avant de couvrir la maison. Cette cérémonie s'adressera au patron des maçons, moins puissant que celui des charpentiers, mais qu'il faut respecter quand même. Je n'aurai pas à faire les cérémonies de l'occupation de la maison, ni celle du transfert de l'autel des ancêtres puisque je ne l'habiterai pas moi-même. D'ailleurs il vaut mieux ne jamais lo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ger dans une maison neuve vous appartenant... » Et je me souvins que chez nous aussi, en France on éprouve une certaine crainte à essuyer les plâtres.

***

Hélas ! mes notations ethnographiques des vieilles coutumes d'Annam devaient s'arrêter là. Ayant jusqu'ici satisfait aux rites, Mme « Dix Mille » fut prise soudain d'une sorte de prurit d'amélioration. Au lieu de la belle véranda pourtournante aux multiples portes grinçantes, elle fit faire un mur cernant la maison, percé de fenêtres étroites et rares. Sur la façade elle construisit en appendice un pavillon avec péristyle. La toiture fut même trouée d'une souche coiffée d'un mitron à l'instar d'une maison voisine. Je n'osai demander si ce boisseau prolongeait à l'intérieur un vrai conduit de cheminée et j'en doutai longtemps. Les angles de toitures demeurèrent simples et sans décor et parurent pour cela s'affaisser d'un air pessimiste.

Or, un jour, alors qu'un jardin « à la française » décoré d'orangers et de fleurs en pots, agrémenté d'une pergola en bambou, avait achevé de donner un aspect ordonné à cet ensemble, les mains sur son giron et sous sa robe noire, satisfait, le mari de Mme « Dix Mille », me dit avec un fin sourire : « C'est quand même une réussite. Avec une « nha ruong », mon épouse — elle est habile, bonne organisatrice, c'est une maîtresse femme et j'en suis fier — a réussi à faire une maison *qui a l'air* d'être une villa européenne... N'est-ce pas que c'est beau ! »

Je songeai malgré moi à certains de mes compatriotes, gens de goût, nul n'en doute, qui demandent à leur architecte des villas confortables, européennes mais de « style annamite ».

Allez dire après cela que l'Orient et l'Occident jamais ne se rencontrèrent...

P. S. — J'oubliais d'ajouter que j'ai loué la maison de Mme « Dix Mille ».

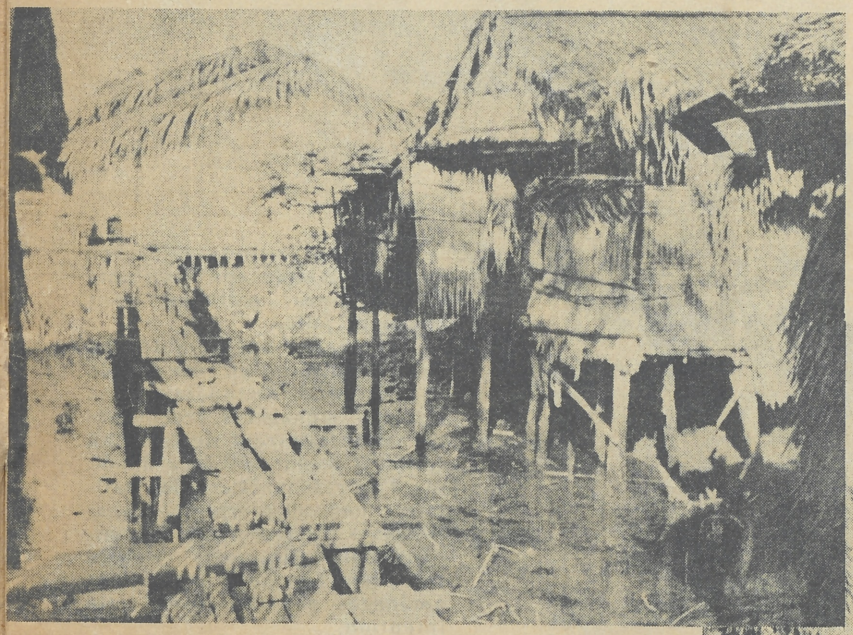
(Hué, mars 1944.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une remarquable réalisation sociale :

LA CITÉ DES PAILLOTES A SAIGON-CHOLON

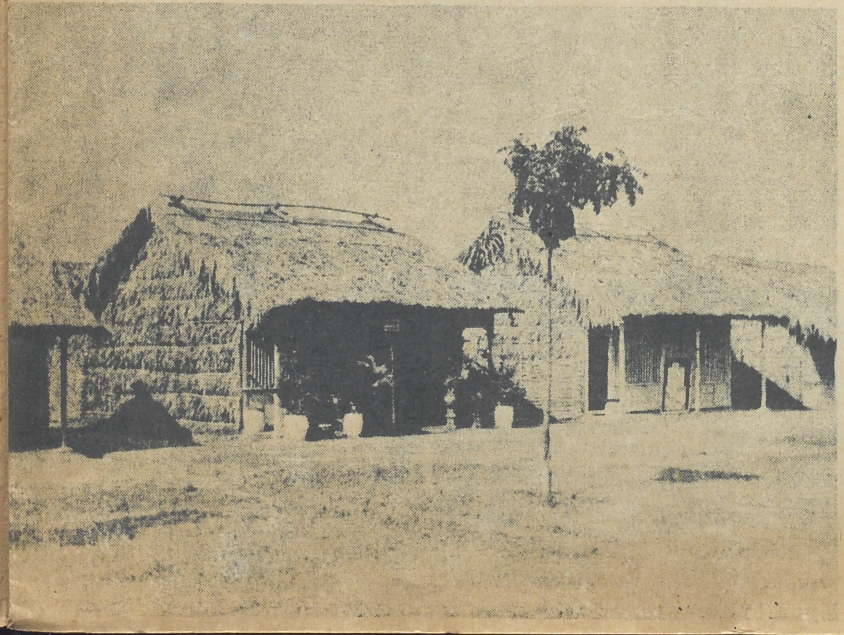
Dans notre numéro 166 du 4 novembre 1943, le docteur HÉRIVAUX a bien voulu décrire dans ses grandes lignes, pour les lecteurs de notre revue, cette très intéressante réalisation Jean LHUISSIER en a tiré un film qui a connu un succès flatteur dans les salles du Sud. Voici, à titre de complément à l'étude du docteur HÉRIVAUX, quelques photographies extraites de ce film.



A Saigon-Cholon, dans 20.000 paillotes vivent plus de 100.000 habitants.
Avec le temps, les paillotes se sont infiltrées jusque dans le centre de la ville, gênant avec évidence l'extension normale du Saigon moderne.
En plusieurs endroits, elles forment d'immenses groupements de plusieurs milliers d'âmes.
Serrées les unes contre les autres, couvrant parfois plusieurs hectares, elles constituent un gros risque d'incendie.

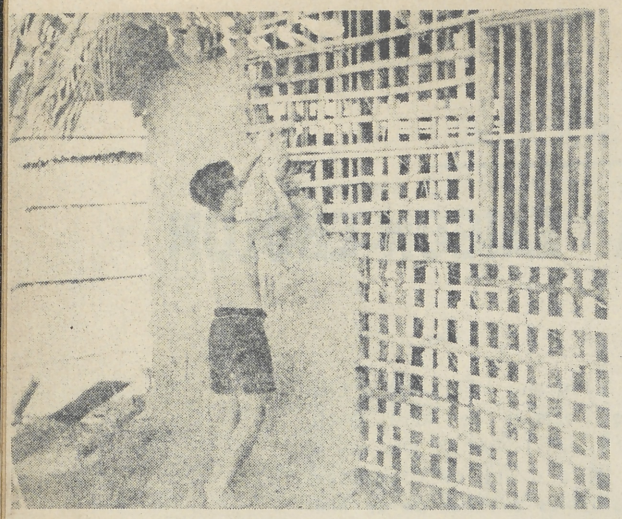


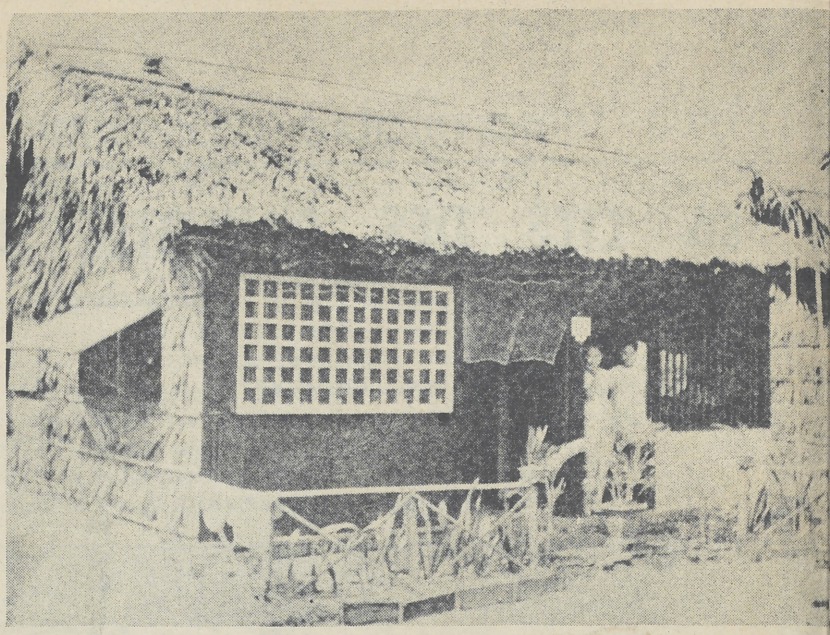
Trouées de mares, sans rues, sans ébouage, sans service des vidanges, sans eau potable, leur hygiène est lamentable.
Au travers des taudis amoncelés, on ne peut pénétrer que par des boyaux tortueux. Là, des hommes, en marge de l'organisation urbaine, vivent comme un troupeau.



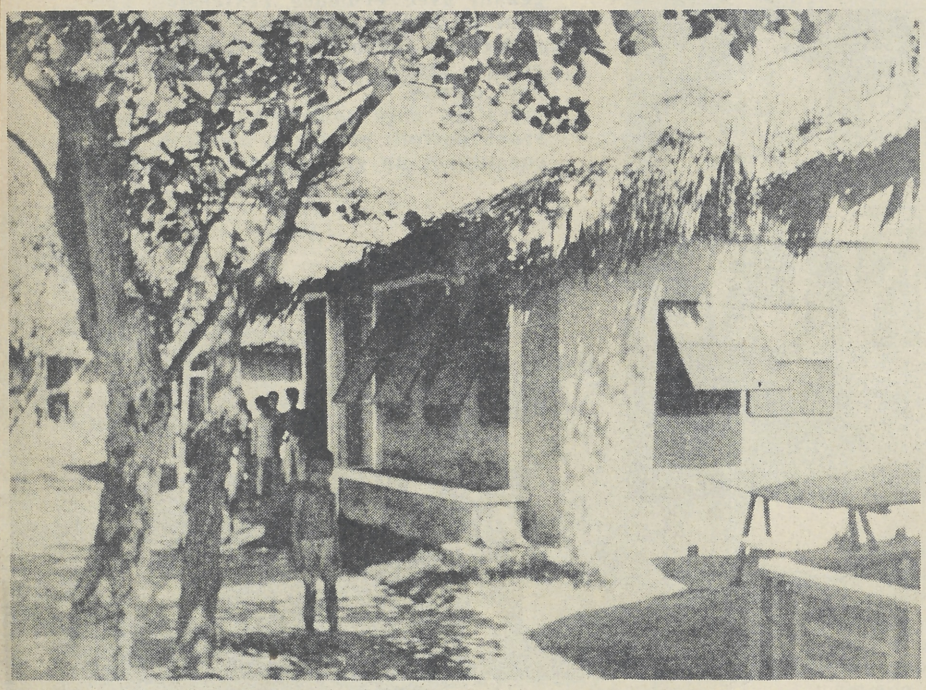
L'administration, dans le cours du second semestre 1942, a engagé une action méthodique pour transformer cette situation.
D'abord a été entrepris le réaménagement sur place de certaines agglomérations, appelées à demeurer encore plusieurs années dans l'intérieur même de la ville.
L'une d'entre elles, grosse de 10.000 habitants, est entièrement réaménagée. Des chemins de circulation ont été percés, les habitations déplacées et reconstruites sur un modèle-type.
Les puits qu'on pouvait conserver ont été préservés par des margelles et des aires en maçonnerie.
Les ordures sont enlevées quotidiennement.
Des latrines publiques ont été mises en service ; ainsi a cessé la plus dangereuse des pollutions du sol.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





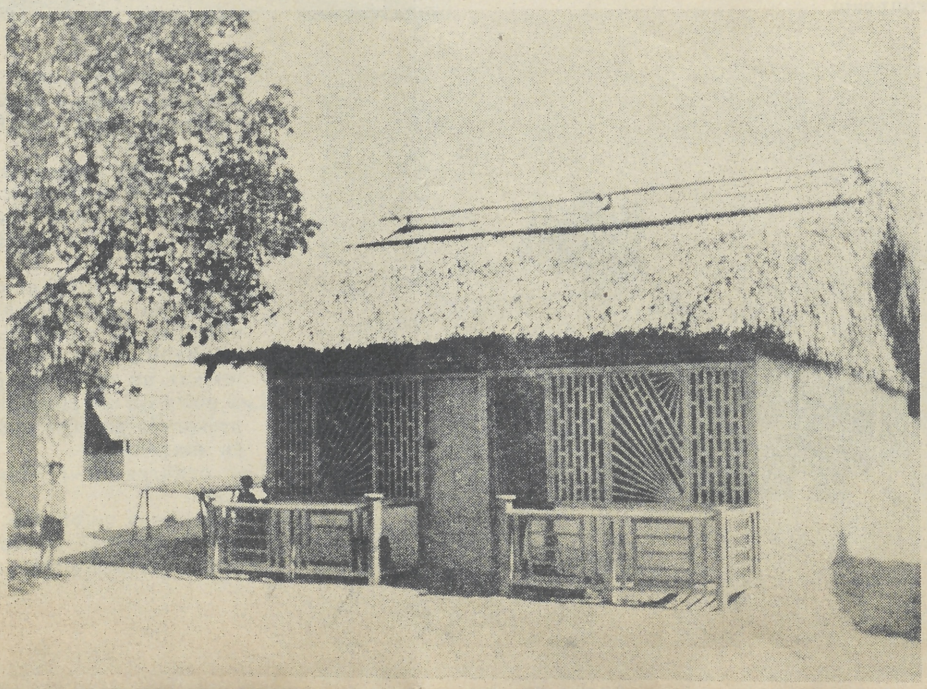
Le même travail est en cours dans une autre agglomération de 15.000 personnes. Les habitants eux-mêmes concourent au réaménagement.



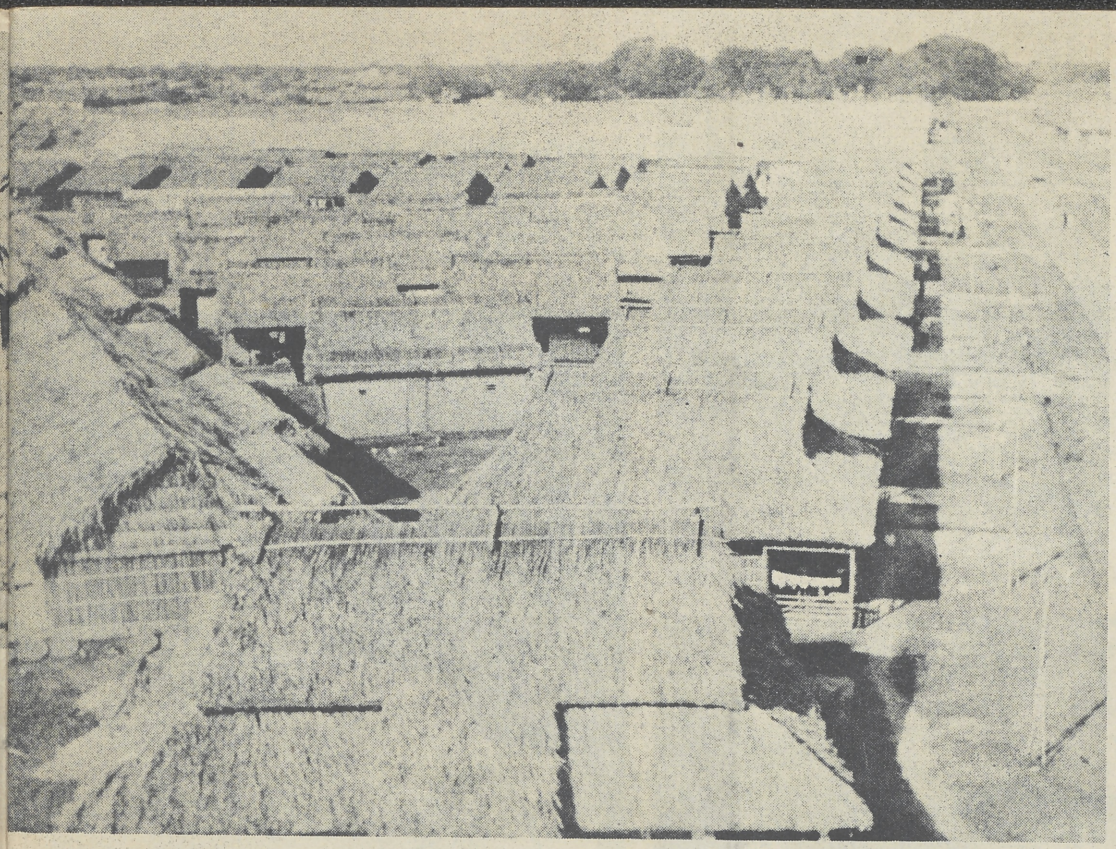
Une certaine latitude a cependant été laissée aux habitants et certaines paillotes sont vraiment jolies.

Les marécages sont comblés en un tournemain au moyen de la décharge méthodique des ordures ménagères, recouvertes immédiatement de terre au fur et à mesure de leur dépôt.

Dans d'autres quartiers, les paillotes sont déguerpies ; canalisées et dirigées par l'Administration, elles sont rebâties sur des terrains achetés et aménagés par elle dans cette intention.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Dans l'agglomération neuve de Phu-tho, plus de 1.400 logements ont recueilli les déguerpissements. C'est une véritable ville.

Ici, l'équipement sanitaire est complet, le drainage du sol parfait, l'eau potable est partout.

En défense contre l'incendie, les îlots de paillotes sont séparés les uns des autres soit par de larges avenues, soit par des rues bordées de petites maisons en maçonnerie qui jouent le rôle de pare-feu.

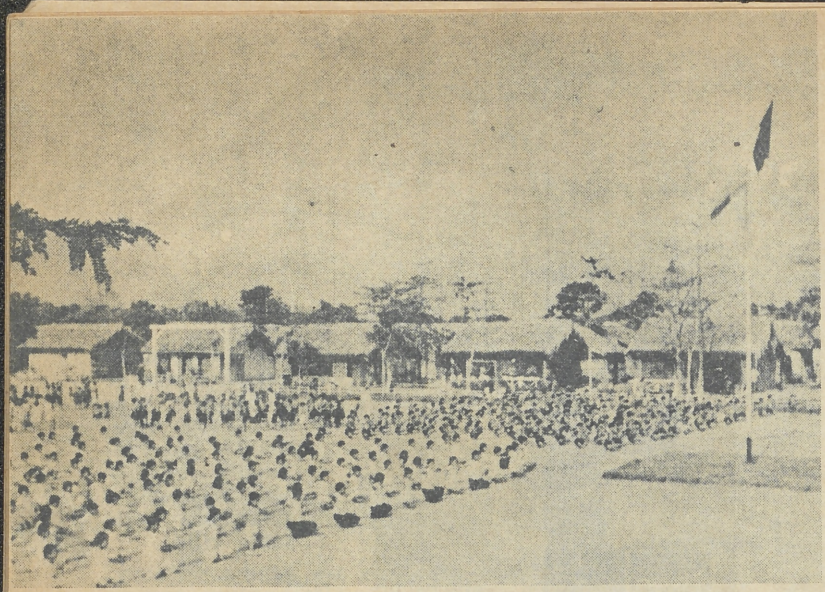




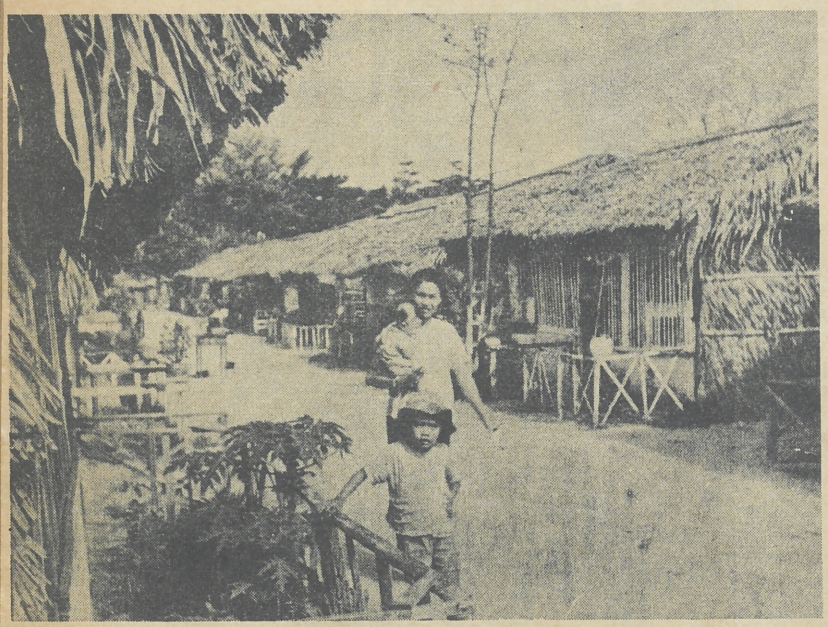
A Chanh-hung, moins avancée, mais déjà en cours d'aménagement, une grande agglomération sera dans quelques mois un autre réceptacle de paillotes.

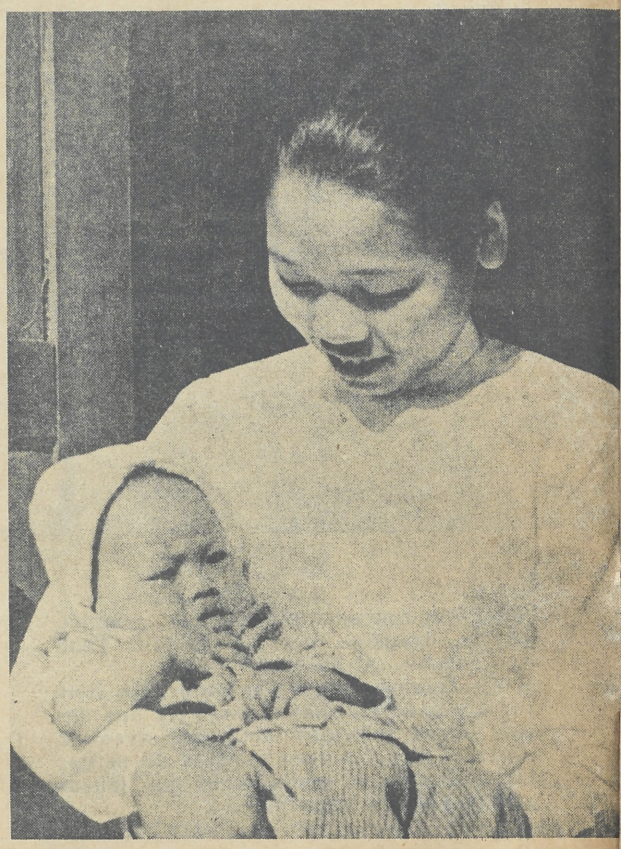
Des creusements de canaux artificiels ont permis de trouver économiquement la terre de remblai pour assainir les terrains trop bas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Dans toutes les agglomérations, on a pensé à la jeunesse, aux sports qui la développeront, à la santé qui la préservera.







Dans ce grand parc de jeunesse qui compte tout près de 1.000 enfants, le bol de riz est distribué deux fois par jour.

Et partout un petit poste d'assistance médico-sociale où sage-femme et médecin donnent aux mères les meilleurs conseils.

Dans ces villages où chaque rue porte un nom, chaque maison son numéro l'habitant a maintenant une adresse et ne se sent plus un être perdu dans la masse anonyme.

Et dans ces quartiers ; avec la joie de vivre, naît partout l'espoir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CAPITAINE DE VAISSEAU HENRI RIVIÈRE, homme de lettres

par René DESPIERRES

Au moment où la date du 19 mai, anniversaire du combat du Pont de Papier, va ramener l'attention sur le commandant Rivière, Indochine *pense intéresser ses lecteurs en leur présentant le héros sous un jour peu connu.*

HENRI Rivière disait « qu'il avait deux ambitions : être académicien et amiral et que le premier poste qu'il obtiendrait lui ferait facilement obtenir l'autre ».

Sa candidature à l'Académie Française était chaudement patronnée par Alexandre Dumas fils, et, si le combat du 19 mai avait tourné à notre avantage, il aurait peut-être valu les étoiles au commandant Rivière, puisqu'une dépêche officielle, signée quelques jours avant sa mort, lui octroyait la direction militaire de la colonne qui allait partir pour le Tonkin.

La carrière de marin de Rivière est trop connue pour que nous nous y arrêtions et nous la résumerons brièvement.

Henri-Laurent Rivière, né à Paris le 12 juillet 1827, était entré de bonne heure, à seize ans, à l'Ecole Navale, d'où il sortit, aspirant deux ans plus tard, en 1845. Il devint enseigne en 1849 et, en cette qualité, prit part à la guerre de Crimée. Il fait ensuite campagne au Mexique, en qualité de lieutenant de vaisseau.

Nommé capitaine de frégate en 1870, à l'âge de quarante-trois ans, il aurait sans doute été retraité dans ce grade, s'il n'avait été mis en vedette par sa conduite en Nouvelle-Calédonie, lors du soulèvement des Canaques, et par l'habileté avec laquelle il évita tout incident au débarquement en France d'un convoi de déportés qu'il ramenait de Nouméa.

Le grade de capitaine de vaisseau l'en récompensa en 1880 et, l'année suivante, il reçut le commandement de la division navale de Cochinchine, qui comprenait à cette époque dix-sept bâtiments.

Les rapports de Rivière avec Le Myre de Vilers, lui-même enseigne de vaisseau démissionnaire, furent toujours empreints de la plus grande cordialité.

Le 17 janvier 1882, le Gouverneur de la Cochinchine donne au commandant l'ordre de partir pour le Tonkin afin de mettre fin aux agissements des Pavillons Noirs. Les instructions prescrivaient d'agir « pacifiquement et de n'avoir recours à la force qu'en cas d'absolue nécessité ».

Cette expédition fut retardée par la chute du ministre Gambetta et le départ eut lieu seulement le 25 mars. On sait comment les



Le commandant Henri Rivière.

événements entraînèrent le commandant Rivière à s'emparer, le 25 avril, de la citadelle de Hanoi, renouvelant à neuf ans d'intervalle le geste de Francis Garnier.

Mais quelle différence entre ces deux chefs ! Garnier est jeune, passionné, en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pleine forme physique, tandis que Rivière, arrivé pour la première fois en Indochine à cinquante-quatre ans, souffre de dysenterie et ne songe nullement à enfreindre les ordres qu'il a reçus du Gouverneur.

Le souci de ne pas s'engager dans une opération que les Chambres ne paraissaient pas disposées à soutenir avec énergie, plus préoccupées de petites discussions politiques que de l'avenir de notre lointaine colonie, ne permet pas à Rivière de tirer de sa rapide victoire tous les avantages qu'on en pouvait attendre.

Aussi, malgré l'appui de Le Myre de Vilers, le commandant se voit refuser la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Avec l'amiral Jauréguiberry au Département de la Marine, l'action de la France en Extrême-Orient va devenir plus énergique.

En premier lieu, pour éviter la mainmise d'une compagnie chinoise sur les mines de Hongay, Rivière est amené à s'en emparer, malgré les dispositions pacifiques envisagées par le Consul de France à Pékin.

Mais les communications entre Hanoi et la mer risquant d'être interrompues par des barrages que le gouverneur de Nam-dinh avait fait établir sur le canal des Bambous, la prise de la citadelle est décidée. Le 26 mars 1883, le commandant Rivière dirige lui-même l'assaut et entre le premier dans la ville conquise.

De nouveau, le Gouvernement français tergiverse et n'envoie pas au Tonkin les renforts qui eussent été nécessaires ; il fallait une catastrophe pour dissiper les ténèbres dans lesquelles on avait enseveli cette question. Elle ne tarde pas ! Les Pavillons Noirs, encouragés par notre inaction, se montrent de plus en plus agressifs et arrogants et rendent intenable la situation de nos troupes. Il faut en finir une fois pour toutes ! Pour débloquer Hanoi, Henri Rivière ordonne la désastreuse attaque du 19 mai, où il devait trouver la mort et sur laquelle nous aurons à revenir dans un autre article.

***

A côté de sa carrière de marin qu'il aimait passionnément, Rivière était aussi un écrivain de talent.

En 1852, il publie, chez Calmann-Lévy, un volume de vers, *Les loisirs de voyage*, puis, en 1859, un ouvrage traitant de *la Marine française sous le règne de Louis XV.*

L'année suivante, *Pierrot* et *l'Envoûtement*, deux œuvres dans lesquelles l'auteur montre son esprit amoureux de l'abstrait et du mysticisme, œuvres étranges et fantastiques à la manière d'Edgard Poé et qui contribuèrent à le mettre en lumière.

Rivière, blasé des romans dépeignant les mœurs de la bourgeoisie, aimait ces histoires où la fatalité et le surnaturel dominent les situations et dirigent les événements.

Puis, la *Revue des Deux Mondes* et la *Nouvelle Revue* donnèrent (1) :

En 1862 : *La main coupée ; Un enlèvement ;*

En 1863 : *La possédée ; Le colonel Pierre ; La seconde vie du Docteur Roger ;*

En 1865 : *Les méprises du cœur ; Les voix secrètes de Jacques Lambert ; Terre et Mer ; Les visions du lieutenant Féraud ; Le rajeunissement ;*

En 1866 : *Le Cacique ;*

En 1867 : *Le meurtrier d'Albertine Renouf ; Les derniers jours de Don Juan ;*

En 1869 : *La Grande Marquise ; Le comte d'Arbray ; Le cirque Yory ;*

En 1872 : *Monsieur Margerie ;*

En 1873 : *La faute du mari ; Madame Herbin ;*

En 1875 : *Les aventures de trois amis ;*

En 1877 : *Edmée ; Le châtiment ; Flavien ;*

En 1880 : *Le roman de deux jeunes filles ; Un dernier succès ; Lettre de voyage ; Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie ;*

En 1881 : *La Marine française au Mexique ; Le combat de la vie* (Journal d'un désespéré) ; *Madame Naper ; Les fatalités ; La Marquise de Ferlon ;*

En 1882 : *La Marquise d'Argantini,*

et, enfin, une œuvre posthume publiée par le *Figaro : Edith.*

Henri Rivière avait aussi l'idée fixe de tenter, ainsi qu'il l'écrivait à Th. de Banville, « la fortune si séduisante et si perfide du théâtre ».

Son œuvre théâtrale est cependant de moindre importance.

La Comédie-Française monte, en 1869, la *Parvenue* et le Vaudeville, *Berthe d'Estrée* (1874) et *Monsieur Margerie* (1875). Toutes

(1) D'après l'ouvrage de Baude de Morceley, *Le commandant Rivière.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ces pièces ne dépassèrent pas quelques représentations.

Caïn, drame en cinq actes, *Mademoiselle d'Avremont* et *Philippe*, comédies en trois actes, n'ont jamais été jouées.

Enfin, à Hanoi, parmi ses papiers, on trouva des projets de drames et de comédies interrompus par sa mort.

Peut-être aujourd'hui les pièces de Rivière remises au théâtre connaîtraient-elles un succès que le passé ne ratifia point.

Henri Rivière était un écrivain au style très pur, sachant employer le mot exact, usant de phrases simples, sans adjectifs pompeux. Ses *Lettres à Madame de Caillavet*, écrites du Tonkin, sont remplies de boutades spirituelles et étincelantes, sous une apparence voulue de scepticisme.

Au moment de son départ pour l'Indochine, Rivière « était de haute taille avec un peu d'embonpoint (1). Le visage ovale, le teint mat, le nez un peu gros, mais droit, la bouche fine et railleuse. Le tout encadré par de longs favoris noirs où, depuis quelque temps, apparaissaient des fils argentés. Les cheveux également noirs et longs, moins blanchis que la barbe, étaient séparés sur le côté gauche de la tête, découvrant un front large, puissant, bombé, sur lequel passait l'ombre de tant de rêves et qui portait si souvent le stigmate d'une mélancolie profonde que, seul, effaçait le feu d'une conversation ou d'une idée amusante, d'une inspiration heureuse, d'un projet orné d'espoirs charmants. Les yeux surtout étaient beaux sous d'épais sourcils noirs proéminents, tantôt rieurs, tantôt ironiques, tantôt moroses, tantôt pleins d'énergie et de volonté. »

Rivière ne restait jamais longtemps en proie à la tristesse. Il savait trouver des dérivatifs à tous ses ennuis. Sa bonté était inépuisable et sa droiture absolue.

Sous des dehors d'homme du monde, Parisien et boulevardier, il cachait un amour profond de sa Patrie, qui le conduisit jusqu'au sacrifice suprême.

---

(1) Baude de Morceley, *loc. cit.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS (1)

(Suite)

par H. PARMENTIER
Chef honoraire du Service Archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Moins ample mais plus curieux que la fête au Printemps à Binh-dinh fut, au Quang-nam, l'enterrement d'une baleine. Ce n'était d'ailleurs, d'après les dimensions de son cercueil, qu'un lamantin ou un dugong, voire un baleineau...

« Figurez-vous donc que, tandis que je travaillais dans un court arrêt à l'hôtel de Tourane sur mes notes, mon boy vient me chercher, sachant que je suis toujours à l'affût de toutes les choses amusantes du pays : il s'agit de l'enterrement d'une baleine, spectacle qui n'a rien de banal, et je cours. Des bruits de gong, de cloche et de musique se faisaient entendre sur l'eau, et descendu sur la berge, je vois, de l'autre côté de la lagune, un grand cortège de barques qui défilait lentement. Immédiatement je frète un sampan et vais me joindre au cortège : il faut être poli avec tout le monde et je suis trop souvent en mer pour ne pas chercher à me faire des amis chez les baleines, car celles-ci ont la réputation, en ce pays, de prêter secours aux barques en péril ou échouées, en venant leur donner un coup... d'épaule. Aussi quand on les rencontre mortes les ramène-t-on en terre ferme ; le pêcheur qui a trouvé la défunte est considéré comme son fils ; il dirige la cérémonie des obsèques de son père (baleine est du masculin en annamite) et porte son deuil pendant quatre ans : il y gagne d'être fort considéré des autres pêcheurs du même village.

Sauf que le convoi se fit en partie sur l'eau, c'est presque exactement un enterrement ordinaire. N'ayant pas les mêmes raisons de délicatesse qui m'ont empêché jusqu'ici d'examiner tous les rites des funérailles d'un Annamite, j'ai suivi la cérémonie sans en perdre un détail, et si mon appareil photographique était naturellement vide, j'y ai gagné de voir mieux et d'avoir le temps de prendre les notes nécessaires.

Tout d'abord j'aperçois une quinzaine de barques, les quatre premières, des pirogues remplies de pagayeurs ou de rameurs, remorquant les autres, toutes attachées très court, portant les drapeaux, triangulaires ou carrés. Lanternes, armes de pagode, gongs, tambours en tonneau, pendus à leurs supports, belle cloche où des dragons contournés forment l'attache qui la suspend à son cadre, musique, flûtes et tambourins, autel portatif et catafalque, rien n'y manque. Et sous l'effort enragé des quatre pirogues, au bruit rythmé lentement des coups de gong, de tambour ou de cloche, à l'aigre et grêle musique qui sans cesse ramène une phrase de flûte tout à la fois mélancolique et sautillante, dans l'envolement et le claquement des drapeaux, le convoi s'avance, lentement, le serpent de barques décrit une courbe gracieuse, et vient déposer sur la berge de sable le contenu de chacune.

Pendant ce temps, les quatre barques longues se défient et font une course enragée. L'une d'elles, montée par vingt enfants, vingt petits pêcheurs endiablés, lancée à toute vitesse, tourne net dans un rayon de sa longueur, parmi l'éclaboussement d'eau qui se brise sur les avirons. C'est le plus beau tour de force que j'aie jamais vu exécuter par des rameurs ; tandis que l'embarcation rivale, emportée par son élan, va virer plus d'une vingtaine de mètres au loin.

Je débarque juste à temps pour voir descendre le catafalque que vingt pêcheurs à peu près nus amènent avec peine à terre sur leurs épaules. Le cortège se met alors en marche dans l'ordre suivant : sur deux files espacées de cinq à six mètres, d'abord une vingtaine d'hommes portant ces oriflammes triangulaires qui, dans toute cérémonie annamite, sont la vraie fête des yeux, et deux grands drapeaux carrés, festonnés de dents de scie, qui ouvraient la marche ; puis, des tambours et des gongs, qui avaient quitté leurs supports de bois pour des supports humains ; ensuite, l'orchestre ; enfin, un autel portatif où se voyait une offrande de fruits et de fleurs.

Venait après le fils de la Baleine : un turban rose, couleur inusitée, permettait à tous de le reconnaître. C'était un bon vieillard à barbiche, type classique du vieux loup de mer, avec la mise au point du pays ; il portait ses plus beaux habits, qui, d'ailleurs, étaient moins que somptueux.

Derrière lui, la grosse cloche et un autre autel porté, toujours en petite maison de bois dont une face seule est ouverte. Suivaient alors six armes de pagode, copie en bois laqué d'armes anciennes, pique, hallebarde à dragon, main de justice, etc. ; une vingtaine de hampes à glands de soie, qui sont des marques d'honneur comme les parasols, continuaient le défilé. Un nouvel orchestre se compose d'instruments au son grave. Puis des marins, peut-être ceux de la barque ; d'autres tambourins, et, entre eux, enfin, le catafalque aux longs brancards, ornés de dragons aux deux bouts, sorte de châsse rouge et dorée qui enferme le gros cercueil drapé de rouge. Vingt-quatre bateliers, vêtus seulement d'une sorte de caleçon, suffisaient à peine à le porter. Autour, quatre notables guidaient la marche du groupe et leurs insignes d'organisateurs étaient autant de petits drapeaux rouges.

---

(1) Voir nos numéros 176, 186, 190.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bientôt on arrive au lieu de la sépulture, un coin de la plage où se trouvent déjà les tombeaux de deux autres cétacés, uniquement reconnaissables à une ligne de piquets qui encadrent chaque fosse ; l'une d'elles était de grande taille.

On plante les drapeaux autour de l'emplacement, le catafalque s'arrête en face, à quelques mètres ; les autels se placent à droite et à gauche ; les porteurs divers se groupent autour, pendant que les pêcheurs croque-morts creusent la fosse, tâche aisée dans le sable blanc. Des personnages en tenue officielle qui sont, paraît-il, des mandarins de grade inférieur, viennent dire les prières, brûler les baguettes et les papiers devant les autels ; ils ont la robe à grandes manches, ceinture et bottes qu'on ne voit et qu'on ne porte que dans les cérémonies, et une coiffure curieuse et d'un joli effet, avec une bande d'étoffe plate, rigide, qui se plie en arrière derrière le bonnet.



Alors, on démonte le catafalque ; la bière apparaît ; elle est énorme. Ici, il faut toute la curiosité qui me possède pour résister à l'odeur qui s'en dégage. Une fois descendue de son catafalque et toujours guidée par les quatre notables aux drapeaux, on la pose devant la fosse et l'on pique à côté les deux parasols ouverts qui l'abriteront jusqu'à la fin. Puis, ces notables font devant un salut bizarre, que j'ai déjà vu exécuter en une autre cérémonie sans me rappeler où : le notable saute en avant en pliant sur une jambe autour de laquelle il passe l'autre et il reste un moment dans cette position étrange et qui exige toute la souplesse annamite. Il y a là-dedans quelque chose de la pose des danseuses khmères devant un cortège, dans les bas-reliefs. Le mouvement est d'ailleurs très gracieux, surtout fait à trois : je constate qu'il est à peu près impossible à décrire et, pour moi tout au moins, à dessiner.

On inhume alors le cercueil avec sa housse rouge : le fils vient lui faire les lays, avec une figure de circonstance, trois ou quatre lays au moins, et jette dans la fosse avec les mains quelques poignées de sable, à plusieurs reprises, faisant chaque fois le tour entier par la droite. Alors chacun, par ordre de grade, vient faire ses lays et jette une poignée de sable avec le même tour dans le même sens. On vide dans la fosse les cendres des baguettes brûlées, des papiers jaunes et dorés, des sacrifices, et, tandis que les lays continuent, les convoyeurs font par la droite le tour de la fosse, écroulant chaque fois un peu de la terre qu'ils piétinent ensuite, mais, me semble-t-il, en évitant de passer sur la bière même. Peut-être est-ce dans cette façon de combler la fosse et d'en tasser le remblai qu'il faudrait trouver l'origine de la forme usuelle de la tombe indigène, masse ronde ou carrée, voire en fer à cheval, qu'entoure étroitement une circulation continue.

Après que les pêcheurs eurent achevé de combler la fosse, tout le cortège s'en revint à peu près dans le même ordre, mais sur une seule file, se rembarqua, et le serpentin de bateaux repartit avec le même accompagnement de musique aigrelette et de coups, cloche ou tam-tam, largement espacés. »

(Lettre du 27 mars 1901.)

Ce n'est pas toutes les occasions de spectacle que j'ai eues dans ces premières tournées. Une autre fois « nous fûmes amenés dans la pagode de Thâp-Thap, ou des Dix Tombeaux, près de Binh-dinh, au bout de l'office du soir... Nous entrons dans la salle de culte, haute nef de bois laqués et sculptés, où des charpentes contournées se perdent dans la nuit ; il en tombe de longues bandes de soie que le souffle de l'air agite d'imperceptibles frémissements. Au fond, des autels d'or chaud, et comme marinés dans des bains de vermillons calmés, portent de vénérables idoles, aux impressions de sérénité, de vie tranquille, ou mieux de mort heureuse. Des bonzes recueillis frappent à temps égaux et sous des rythmes d'une science merveilleuse, la variété sobre d'accords puissants, coups de gong mesurés ou de grands grelots de bois, vastes comme une tête de bœuf, et qui rendent un son d'une gravité légère invraisemblable ; énorme cloche qu'on frappe à la main et qui résonne jusqu'à sa dernière harmonique sans que l'air absorbe une vibration de son concert lointain et comme au sein d'un brouillard. Les bonzes s'agenouillent, se prosternent, vont de droite à gauche de l'autel, donnant à cette prière, comme un parchemin de noblesse, tout le tracé d'une messe ancienne. Messe pour une église sans nef qui n'aurait qu'un chœur et où le public des fidèles ne serait pas admis ; messe égoïste pour un être qui fut le plus charitable des êtres, être, du reste, qui s'est trompé de monde et qui, je le crains, dût-on me traiter de paradoxal, n'a jamais été compris d'un de ses fidèles dans ces pays où il compte des millions d'adeptes.

Tous les soirs nous parvenaient les mêmes chants voilés car la salle où nous logions était, je crois bien, le réfectoire des pauvres moines et séparée seulement de la pagode par une cour étroite et tous les chants, d'une curieuse ressemblance avec notre plain-chant, bien que généralement inférieurs à lui, arrivaient jusqu'à nous.

Une fois, au retour de notre travail aux tours voisines, le chef des bonzes, un jeune homme d'une rare distinction, voulut que les enfants qu'il élevait exécutassent pour nous leur danse des fêtes rituelles. Aussi, dès notre dîner fini, une douzaine de gamins vêtus des atours héroïques,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la jolie lumière des étoiles et d'une douce lune ; aux reflets de grandes lanternes carrées, de lignes simples, blanches, ornées de longs caractères noirs, tenues de chaque main ; à la lueur de hautes torches fumeuses et rouges accrochées aux angles de la cour, vinrent se ranger sur deux rangs profonds au-devant de nous. Des détails de costume, je ne me souviens guère ; mais je me rappelle les tons, une dominante orange passé avec tout le soutien du ton en verts jaunes, des repos de blanc, des rappels d'un rouge pourpre ou écarlate aux diadèmes et dans les bandes des décors. Et tous ces petits marchaient d'un pas adorablement rythmé — pas une Parisienne ne marchera jamais comme sait marcher un Annamite quand il le veut —, croisant leur double file, la brisant aux quatre coins, la mêlant de mouvements contraires sur une ligne de musique étrange, un peu triste et pas morose cependant. Ils nous ont bercés une heure d'une impression visuelle aussi exquise que telle pièce de Schuman dont j'ai oublié le nom ».

(Lettre du 3 août 1902.)

Un autre soir — et pour changer de note — nous rencontrons près d'un bac, toujours au Binh-dinh « un groupe de bateleurs chinois qui emmenaient un singe et des chiens. Tout notre convoi arrêté et campé pittoresquement au bord de l'eau, nous nous fîmes donner la comédie. Ce qu'elle était, c'était, comme vous vous en doutez, la même chose à peu près qu'en Europe. Un détail seulement amusant, c'est que le singe s'affublait de vestes, de masques et de bonnets de mandarins ou d'autres personnages, et, ainsi grimé, les imitait fort spirituellement. Il était en particulier impayable en congaï de Saigon : drôle aussi en laboureur, le chien étant le buffle, bien entendu. Cette petite représentation qui fit la joie des coolies et des bateleurs, même du singe gratifie d'un gros épi de maïs cuit, étant terminée, nous reprenions la route ».

(Lettre du 21 août 1903.)

Spectacle plus sérieux et encore bien plus rare en ce pays pour les Européens, nous eûmes l'occasion de voir des lays de femme, ce qui ne se rencontre presque jamais. A Mi-Son, notre interprète, un très brave garçon, avait éprouvé pour charmer les longueurs de cette villégiature peu réjouissante le besoin d'épouser une troisième femme. Ce qui ne fut pas sans nous causer beaucoup d'ennuis, mais nous valut cette curieuse occasion. « Outre son absence de quatre jours et les permissions successives accordées aux boys, nous avons dû nous-mêmes accepter à déjeuner à l'annamite chez les parents de la nouvelle épousée et assister au théâtre qu'ils donnaient en l'honneur du mariage. Pour nous remercier, le ménage est venu nous faire les lays. Tandis que, debout, lui incline la tête, ramène les deux mains sur la poitrine, les baisse jusqu'au nombril et les remue ainsi trois ou quatre fois d'un mouvement saccadé pour tomber ensuite sur les genoux et enfin mettre le front dans la poussière, elle se contente de s'agenouiller en même temps que son mari pour le premier lay, mais sans se prosterner, elle amène ses deux mains fermées tenant les longues manches devant le front et reste ainsi immobile pendant toute la durée des génuflexions de son conjoint. Elle y serait encore, si nous ne l'avions relevée. Redressée, elle a fait le salut de l'homme. C'est très simple et très noble, et bien digne d'un des rares peuples d'Orient qui ait donné à la femme une réelle place dans la vie sociale.

Ajoutez que, pendant la cérémonie même du mariage, est arrivé l'arrêté qui, sur ma demande, faisait passer ledit interprète du premier auxiliaire au sixième titulaire, et vous penserez si nous fûmes bénis. »

(Lettre du 13 août 1903.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La doctrine des lettrés dans l'Ancien Annam

par S. E. PHAM-QUYNH

QUELS étaient les principes qui présidaient à la formation de cette école dirigeante qu'était la classe des lettrés dans l'ancien Annam ?

Le postulat fondamental de l'ancienne éducation en honneur dans l'école des Nho réside dans le principe du Tu, Tê, Tri, Binh.

Tu-thân, c'est le perfectionnement personnel de l'individu par la pratique des cinq vertus essentielles qui conduisent à la sagesse (ngũ thường) : la bienveillance, l'équité, l'urbanité, la prudence, la loyauté (nhân, nghĩa, lễ, trí, tín). C'est la stricte observation des règles qui président aux trois grands rapports sociaux (tam-cương : prince et sujet, père et fils, époux et épouse). Cette culture morale à la fois théorique et pratique doit être l'œuvre personnelle de chacun. Elle s'impose d'une façon particulière à tous ceux qui aspirent à entrer dans l'école dirigeante de la nation. Pour cette élite, elle est la condition nécessaire, indispensable, sans laquelle l'intelligence la plus brillante, le savoir le plus vaste, les talents les plus éminents deviennent inutiles dans une société habituée à juger les hommes uniquement au point de vue de leur conduite personnelle et de leur valeur morale.

L'homme qui s'est perfectionné lui-même est alors capable de diriger sa famille « tê-gia ». L'individu réduit à lui-même est peu de chose. Une vie égoïste, qui ne vise qu'à la satisfaction personnelle de l'individu, est quelque chose qui ne se conçoit pas pour un Annamite formé dans la stricte morale confucéenne. Tout honnête homme doit fonder une famille, créer un petit Etat dont il est lui-même le Chef. Cet Etat, il doit le diriger dans la paix et la concorde suivant les mêmes principes d'humanité et de justice, de prudence et de bienséance, qui sont à la base de sa conduite en tant qu'individu. C'est dans la famille que se fait l'apprentissage de la vie sociale et même publique ; bien plus : elle est une image réduite de la société elle-même. Quand on réussit à mettre de l'ordre, de l'harmonie dans sa famille, on apprend par là même à diriger plus tard les affaires de la société et de l'Etat.

C'est ce qui attend les hommes instruits et doués que des succès aux concours successifs désignent particulièrement aux fonctions publiques. Ils ont plus que les autres le talent et les capacités voulus pour remplir ces fonctions, mais ils doivent avoir comme eux les qualités morales qui font l'honnête homme et le bon chef de famille. Ils doivent avoir une conduite privée impeccable et savoir diriger leur famille avec bienveillance et autorité.

Eussent-ils les dons les plus exceptionnels, le génie même des affaires, si leur conduite personnelle et leur vie de famille laissent à désirer, ils n'auraient plus aucune autorité morale pour s'imposer à l'estime et à la confiance de leurs concitoyens. Si même à la faveur de leur ambition ou des circonstances, ils arrivaient à conquérir le pouvoir et à maintenir momentanément le peuple sous leur autorité, cette autorité ne pourrait être que précaire, et tôt ou tard, ils tomberaient sous le poids de la désapprobation générale. Ceux donc qui veulent entrer de plain-pied dans l'élite dirigeante et aspirer à la direction des affaires publiques (trị-quốc) doivent avoir déjà satisfait aux deux premières conditions qui sont la rectitude de la conduite personnelle et la bonne gestion des affaires de la famille.

Une fois appelés au gouvernement de l'Etat, ils doivent s'efforcer d'être d'une part des collaborateurs dévoués et éclairés de leur souverain (trị-chúa), et de l'autre des bienfaiteurs du peuple (trạch-dân). De la sorte, ils contribuent à instaurer la paix et le bonheur dans tout l'Empire (Bình-thiên-hạ).

Voilà la doctrine qui, dès leur plus jeune âge, était inculquée à tous ceux qui, dans l'ancien Annam, aspiraient à former l'élite dirigeante de la nation. Ceux qui en étaient imbus ne parvenaient pas tous au pouvoir. Mais même vivant dans la retraite et l'obscurité, ils contribuaient à créer une opinion qui contrôlait les autres, et avec laquelle ces derniers devaient compter. Cette opinion, c'était le thanh-nghị ou l'impartiale discussion des honnêtes gens qui jugeaient les hommes et les choses suivant des principes universellement admis. C'est cette libre discussion de l'élite qui constituait un frein puissant à l'égard des hommes au pouvoir : c'est elle qui faisait et défaisait les réputations, et on peut dire que c'est elle qui soutenait et renversait les gouvernements.

L'école dirigeante de l'ancien Annam, imbue de l'idéal du plus pur confucianisme, comprenait donc deux catégories d'hommes formées par une même éducation, astreintes à une même discipli-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne morale, mais dont l'une détenait le pouvoir, et l'autre restait pour ainsi dire dans la coulisse. Et ce n'est pas la première qui était toujours la plus puissante. Celle-ci qui occupait les fonctions publiques était la classe des mandarins ou lettrés parvenus. Elle était contrôlée par la seconde catégorie beaucoup plus nombreuse de lettrés qui n'étaient que lettrés, de « lettrés à la robe de toile » (bố y chi sĩ). Nullement jaloux de ceux qui étaient parvenus — leur succès n'étant dû qu'à leurs talents et à leurs mérites sanctionnés par des concours difficiles —, ces derniers se contentaient de leur rôle de censeurs et le prenaient au sérieux. C'est grâce à leur influence que les hommes au pouvoir n'osaient abuser de leur situation. Cette censure était tellement rigoureuse, ce contrôle tellement vigilant que les puissants eux-mêmes reculaient devant bien des abus dans la crainte d'être mis en accusation devant cette opinion impartiale de l'élite qui était la terreur de tous les dirigeants mauvais, incapables, malhonnêtes ou prévaricateurs.

L'Annam a vécu pendant des siècles sous le régime de cette école dirigeante des Nho, qui se contrôlait elle-même automatiquement au nom d'une doctrine morale universellement reconnue et admise, parce qu'elle était inculquée non seulement à l'élite, mais à l'ensemble de la nation par une éducation familiale et sociale particulièrement rigoureuse.

C'est cette élite dirigeante qui donnait à l'Annam d'autrefois son « style » que n'a plus l'Annam d'aujourd'hui.

L'idéal qui était proposé à ses membres et à la réalisation duquel tous devaient tendre leurs efforts, était celui du quân-tử, l'homme parfait, le sage. J'ai essayé dans un petit livre paru il y a plusieurs années, de tracer le portrait de ce sage idéal proposé comme modèle à l'ancienne élite annamite. Il a des traits qui l'apparentent à l'honnête homme français du XVIIe siècle.

« Nous trouvons chez l'un comme chez l'autre, ai-je dit, le même souci du bon sens, le même goût de la mesure, le même amour de l'ordre, la même culture de la Raison considérée comme principe universel, la même horreur de tout ce qui est exagéré, de tout ce qui sent l'emphase.

» La conception de la Raison des auteurs français du XVIIe siècle se rapproche d'ailleurs singulièrement de celle de la « loi naturelle » ou Thiên-Lý des vieux penseurs de chez nous. « La Raison » qui éclaire l'homme, dit Malebranche, est le » Verbe ou Sagesse de Dieu même... Personne ne » peut sentir ma propre douleur, tout homme » peut voir la vérité que je contemple... Ainsi, » par le moyen de la Raison, j'ai ou puis avoir » quelque société avec Dieu (nous dirions le Ciel), » et avec tout ce qu'il y a d'intelligence puisque » tous les esprits ont avec moi un lien commun » ou une même loi, la Raison. » Cette raison de Malebranche n'est autre que le Thiên-Lý ou Raison naturelle dont parlent nos classiques.

» La Raison, loi naturelle de tous les êtres, se confond dans la pratique aves le bon sens qui est, comme dit Descartes, « la chose du monde la mieux partagée ». Le même philosophe dans son *Discours de la Méthode* comme dans ses lettres à la princesse Elisabeth, parle souvent de « l'homme de bien qui est celui qui fait tout ce » que lui dicte la vraie raison ». Cet « homme de bien » qu'on appelait alors « l'honnête homme » ne ressemble-t-il pas comme un frère à notre quân tử?

« Je me conduirai toujours, dit encore Descar- » tes, suivant les opinions les plus modérées et » les plus éloignées de l'excès qui fussent com- » munément reçues en pratique par les mieux » sensés de ceux avec qui j'aurais à vivre... Et » entre plusieurs opinions également reçues, je » ne choisirais que les plus modérées, tant à cause » que ce sont toujours les plus commodes pour » la pratique, et vraisemblablement les meilleures, » tout excès ayant coutume d'être mauvais, com- » me aussi afin de me détourner moins du vrai » chemin, en cas que je faillisse, que si ayant » choisi l'un des extrêmes, c'eût été l'autre qu'il » eût fallu suivre... » (« *L'idéal du Sage dans la philosophie confucéenne* », *Hanoi, 1928.*)

N'est-ce pas là une excellente définition cartésienne du fameux trung-dung « le juste milieu » de nos anciens ? Le juste milieu, mais c'est cette « raison raisonnable » qui

... Fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété,

comme dit Philinte dans le « Misanthrope ».

J'insiste un peu longuement sur ce rapprochement entre le sage annamite et l'honnête homme français parce qu'il montre que dans la voie de la Raison et de la Sagesse humaine, l'Occident et l'Orient ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le croit communément. L'un et l'autre ont conçu à travers les siècles un même type d'humanité, type harmonieux et parfait qui, s'il pouvait être plus généralement réalisé, ferait de cette terre le séjour idéal d'une humanité meilleure.

En tout cas, les meilleurs de nos anciens se sont toujours efforcés de réaliser cet idéal du quân tử, qu'ils considéraient comme le but de toute éducation et de toute culture. Dans le bonheur, comme dans l'adversité, dans toutes les circonstances de la vie et à travers les vicissitudes de l'histoire, ils n'ont cessé de poursuivre ce but, ayant constamment à l'esprit cette conception de l'homme et de sa dignité dans l'ordre de la création.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

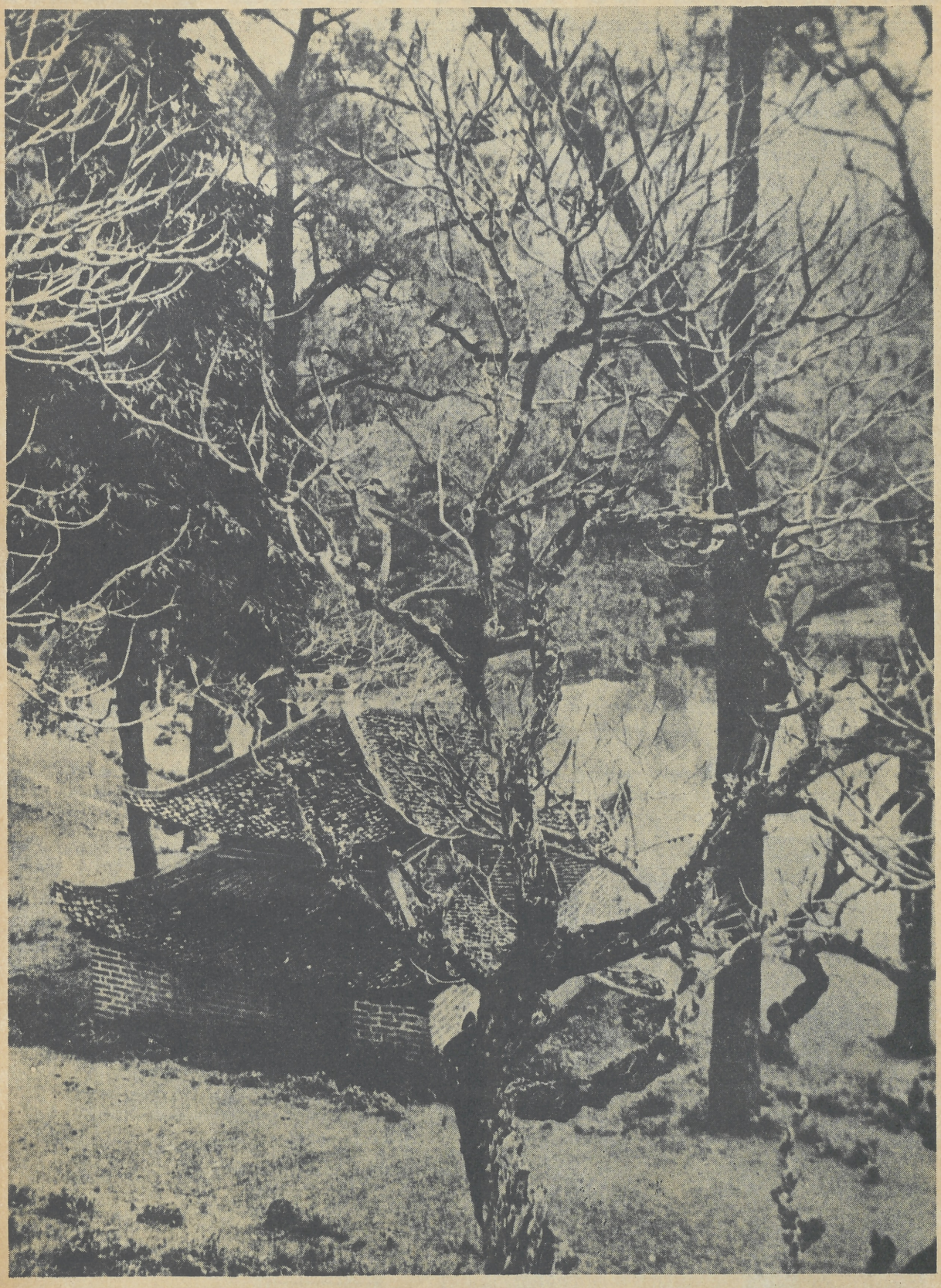


Photo MAI-THANH-NGO (6e prix de notre Concours de photographie.)

Pagodon sous les arbres.

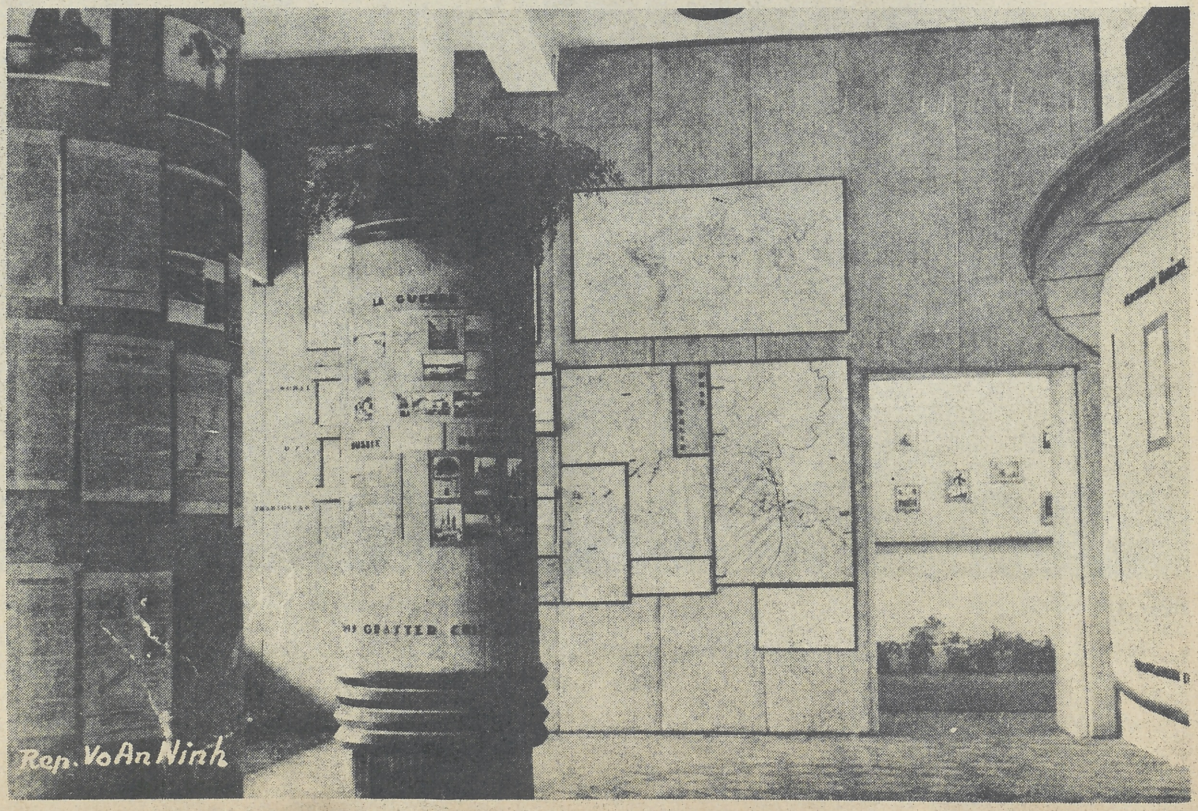
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Maison de l'Information à Hanoi

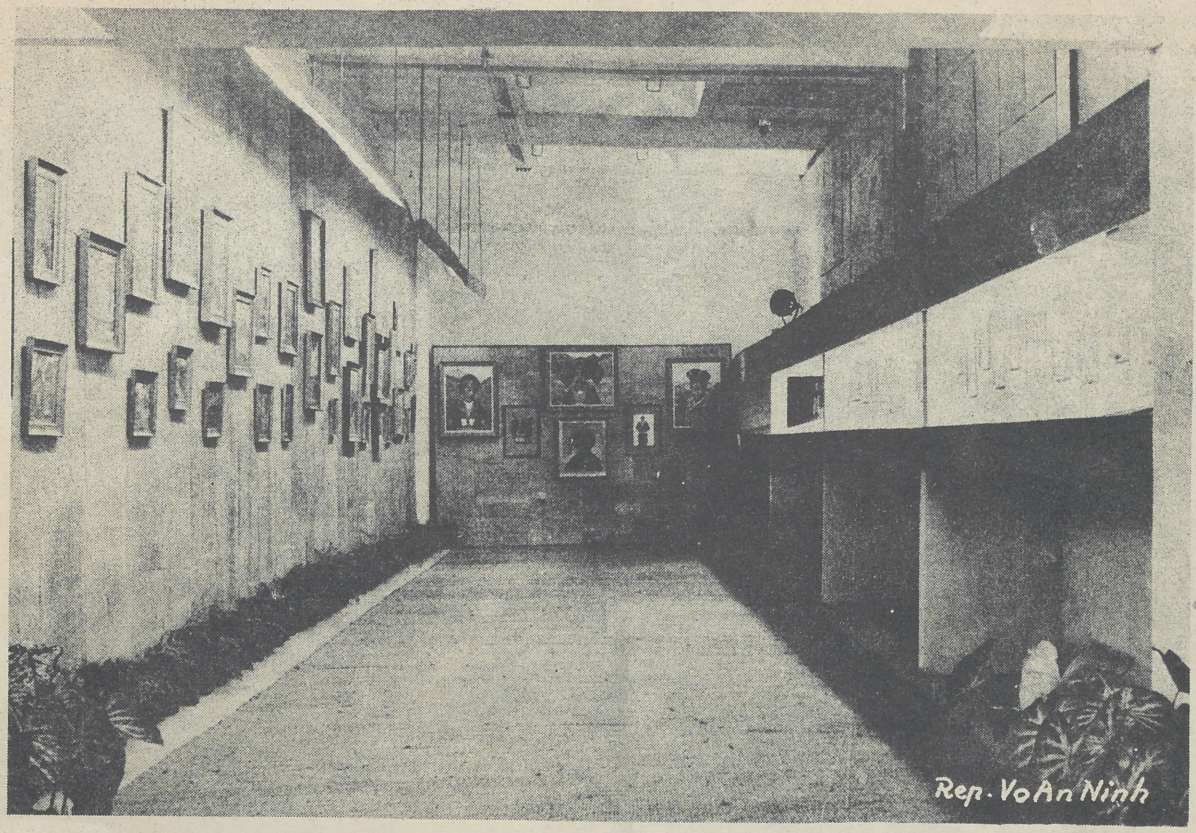


L'Amiral Jean DECOUX a inauguré récemment la Maison de l'Information. Largement ouverte sur la rue Paul-Bert, elle est située à l'endroit le plus passager de la ville d'Hanoi.

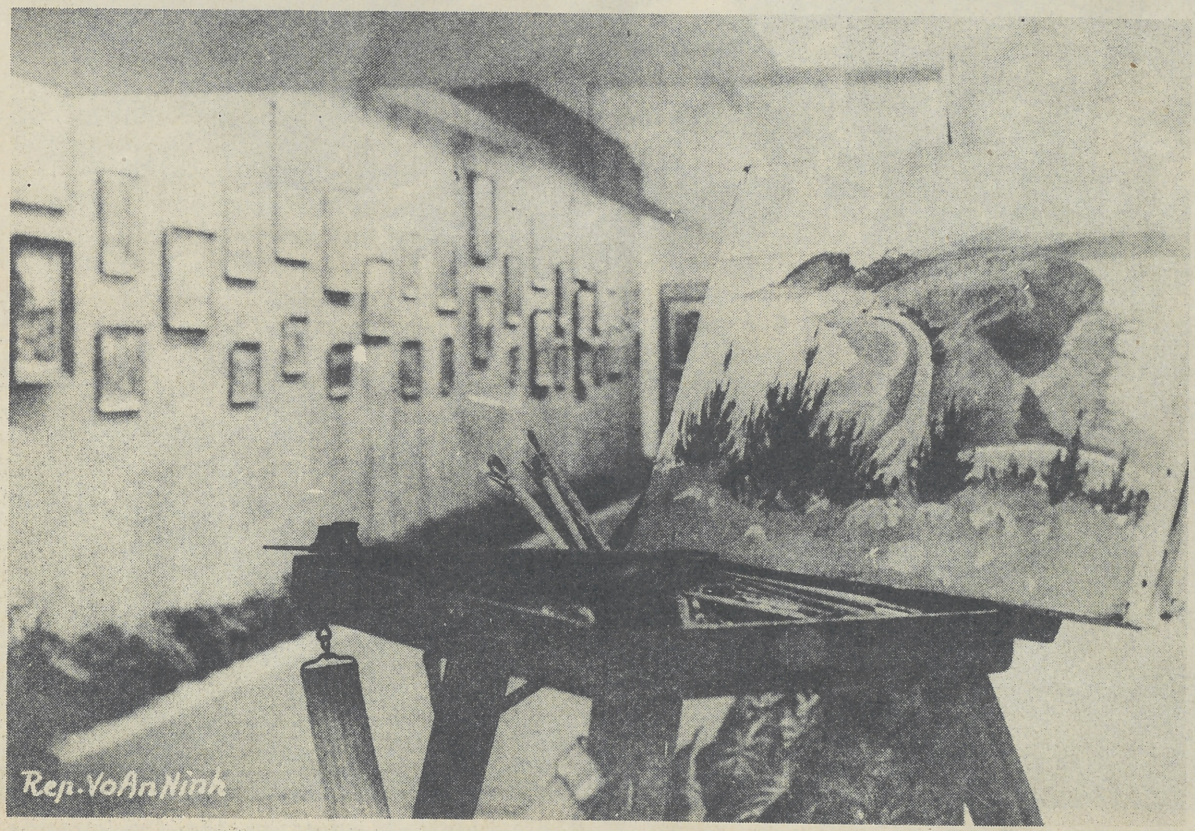
Le Hall est disposé pour recevoir des cartes, la presse quotidienne et des photos d'actualité sur ses murs et sur une longue corbeille en balcon, et les télégrammes de dernière heure des agences sur des panneaux à lettres mobiles.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Dans la longue galerie qui prolonge le Hall, la première exposition était consacrée à la rétrospective des œuvres du maître Georges BARRIÈRE, récemment décédé.



En premier plan, la palette du peintre Georges BARRIÈRE et son dernier tableau inachevé. En même temps étaient exposées les épreuves primées à notre dernier Concours de Photographie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

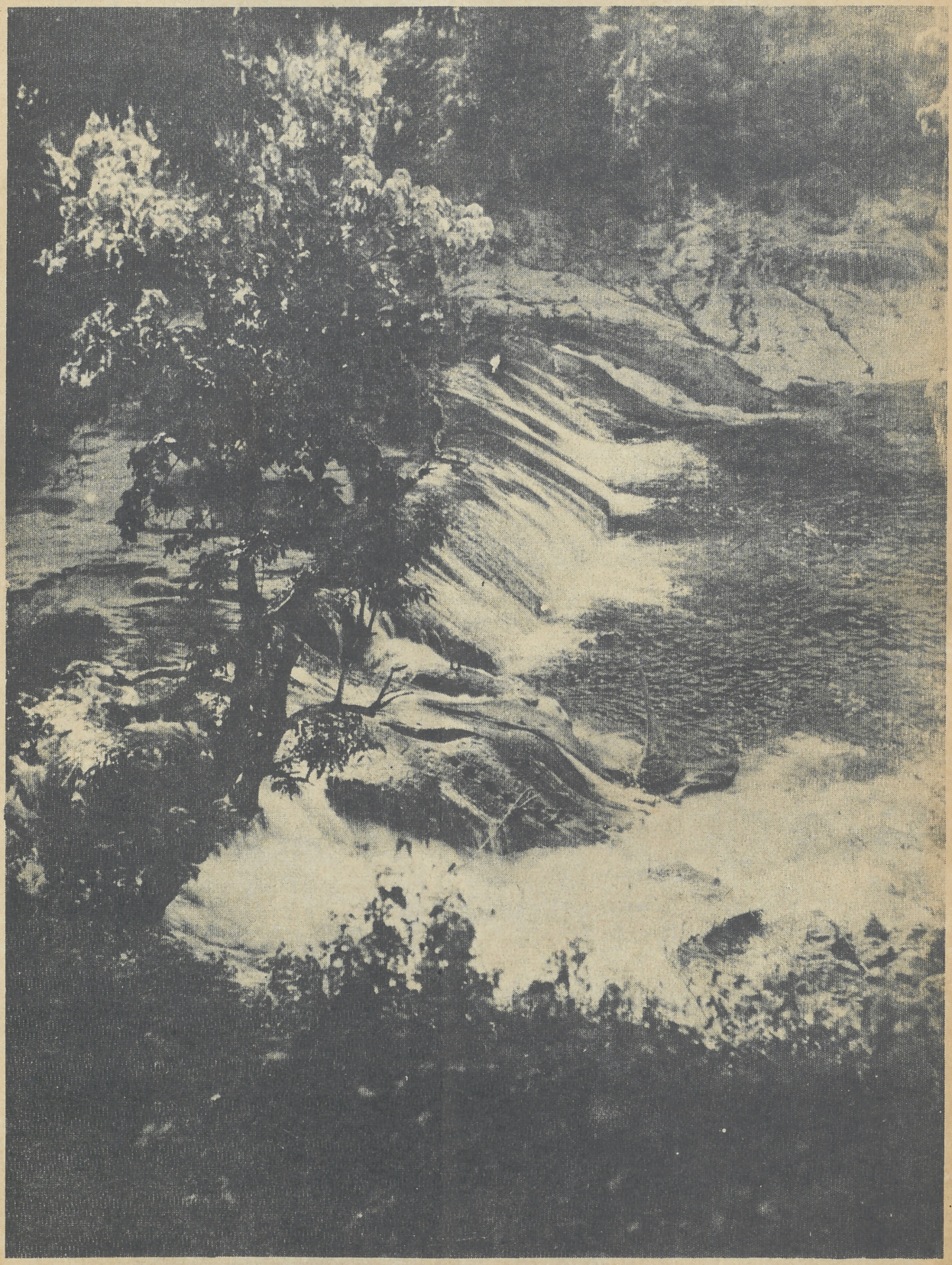


Photo MELIN

(6e prix de notre Concours de Photographie.)

Une des chutes de la Rivière Noire (Suyut, Tonkin).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUININE ET QUINQUINA

par D.

L'Indochine consommait annuellement, en temps normal, environ 12 tonnes de sels de quinine ; elle importait la presque totalité de cet alcaloïde (8 tonnes en 1937, 7 t. 2 en 1938, 7 t. 7 en 1939).

Le conflit du Pacifique a rendu difficiles ces importations : l'Indochine se trouve ainsi obligée de faire face à ses propres besoins en quinine.

On sait que la quinine est extraite de l'écorce d'un arbre, le quinquina, Rubiacée dont plusieurs espèces, spontanées dans les régions montagneuses de l'Amérique du Sud, sont cultivées dans les pays chauds.

Il n'est pas inutile de rappeler que c'est un Français, Weddell, qui, vers 1848, se fit l'apôtre de l'acclimatation du quinquina dans tous les pays chauds.

Dès 1852, le Gouvernement néerlandais décidait son introduction à Java et, en 1860, les Anglais réussissaient à introduire le *Cinchona Succirubra* aux Indes.

En Indochine, on se préoccupa également, dès 1869, d'introduire les graines de quinquina, mais par suite de l'impossibilité de procéder aux essais d'acclimatement dans les régions montagneuses, non encore ouvertes à la colonisation à cette époque, les premières tentatives furent effectuées en basse région, en Cochinchine en particulier, et aboutirent à des échecs.

Les coûteux efforts des pays voisins étaient pendant ce temps couronnés de succès, mais il nous devenait impossible de profiter de l'expérience acquise, d'une part parce que des problèmes spéciaux se posaient en Indochine, d'autre part parce que ces pays entendaient désormais garder pour eux seuls le bénéfice des études qu'ils avaient entreprises.

Ce n'est qu'en 1917 que débutèrent au Hon-ba, près de Nha-trang, à 1.500 mètres d'altitude, les premiers essais méthodiquement menés par le docteur Yersin, et il faut attendre l'arrivée en Indochine de l'Inspecteur général Yves Henry pour qu'en 1927 le problème de la culture du quinquina reçoive l'impulsion énergique qui lui avait fait défaut jusqu'alors.

Successivement des points d'essais étaient ouverts en 1923 à Dran, à 1.000 mètres d'altitude ; en 1924 à Djiring ; en 1925, au Petit Langbian, à 1.550 mètres d'altitude, et à Diom ; en 1927, à Lang-hanh ; enfin, à Blao et aux Bolovens.

Dans toutes ces stations, une maladie déterminant une nécrose de l'écorce au collet des plants sévit sous une forme si grave que toute extension dut être suspendue.

Les travaux poursuivis au cours des dix dernières années écoulées tant par l'Institut Pasteur que par l'Institut des Recherches agronomiques et forestières ont eu pour objectif, d'une part, de préciser les techniques culturales susceptibles de placer le quinquina dans des conditions de végétation telles qu'il soit en état de meilleure résistance vis-à-vis de divers parasites, et d'autre part, d'obtenir par sélection, autofécondation et hybridation des clones résistant à la maladie du collet, à haute teneur en alcaloïdes.

Quelle était la situation à la veille du conflit du Pacifique ? L'Institut Pasteur possédait 79 ha. 50, complantés en quinquina, l'I.R.A.F.I. 15 ha., et les sociétés et particuliers 8 ha. 65, soit au total 103 ha. 15 dont 36 ha. 35, soit le tiers seulement, exploitable.

Il était urgent d'accroître l'importance des plantations. Près de 62 hectares furent plantés en 1941 et 31 hectares en 1942.

En 1943, un plan méthodique d'utilisation des vieilles plantations a été tracé, permettant de livrer à l'usine d'extraction de Tourane des quantités d'écorces correspondant à 4 tonnes de quinine pour chacune des années 1944-1945-1946.

Pour arriver à ces résultats, une exploitation intensive des arbres est envisagée, comportant l'abatage progressif de tout le matériel actuellement sur pied. Il sera, parallèlement, procédé à la reconstitution de ce capital. La culture du quinquina doit même être développée ; les superficies dont la plantation est prévue devront répondre, dans l'avenir, aux besoins non seulement de l'Indochine mais également à ceux de l'Empire français.

Des semis très importants ont été effectués en 1942-1943 tant par l'Institut Pasteur que par le Service de l'Agriculture et les particuliers. Les pépinières actuellement en cours de végétation permettront la plantation de 170 à 180 hectares en 1944 et de 140 hectares en 1945.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En outre, des semis seront effectués en 1945 permettant la constitution de pépinières suffisantes pour planter 250 hectares supplémentaires en 1945. L'Indochine disposera ainsi en 1946 de plus de 500 hectares de plantations jeunes, constituées selon les techniques les plus récentes, en des régions particulièrement propices au quinquina.

Parallèlement à ces réalisations, l'amélioration des méthodes de culture et du matériel végétal se poursuivra ; l'agent causal de la maladie du collet vient enfin, après de longues recherches, d'être découvert par le laboratoire spécialisé de l'I.R.A.F.I. Les travaux de sélection et de recherche de variétés résistantes, et la mise au point de méthodes préventives de traitement, peuvent maintenant s'appuyer sur une base sûre.

De nouveaux points d'essai sont ou seront créés un peu partout en Indochine, dans les régions susceptibles de devenir des centres de culture de quinquina : dans le massif du col de Blao, dans le massif du Nui Bagla, au sud-ouest de Djiring, dans la région située à l'ouest de Fimon, à Chapa, à Napé, au col de Lea. Des prospections sont projetées pour la recherche de nouveaux terrains.

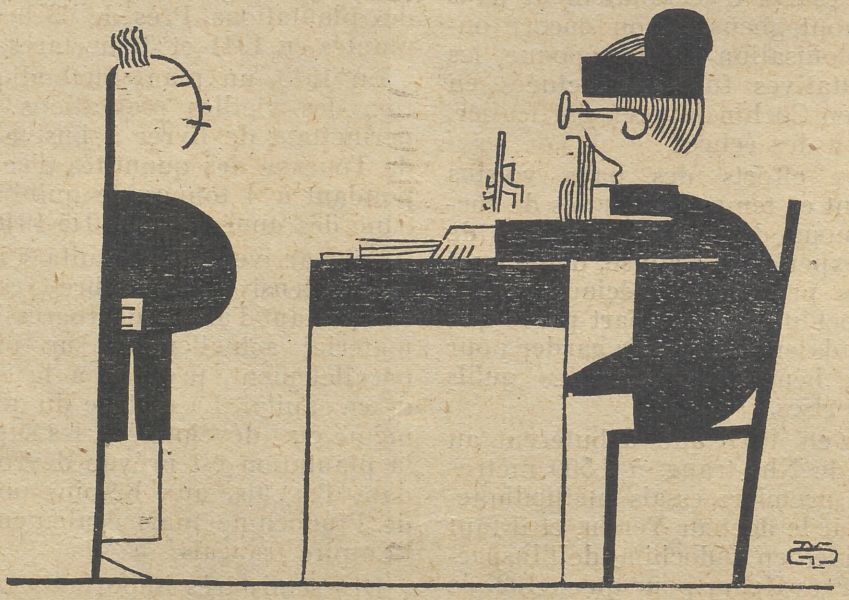
Ce programme d'extension comporte la récolte et la cession d'importantes quantités de graines : l'I.R.A.F.I. est d'ores et déjà en mesure de faire face à tous les besoins.

Ajoutons que les méthodes d'extraction de la quinine actuellement employées en Indochine ne permettent pas le traitement d'écorces à très faible teneur. Les élagages des jeunes plantations fournissant justement un tonnage important de ces écorces pauvres en alcaloïdes, les laboratoires des services techniques se sont attelés à la mise au point de procédés plus efficaces.

Des recherches sont également poursuivies, tendant au remplacement du pétrole, actuellement utilisé pour l'extraction de la quinine, par un autre solvant.

Aux tâtonnements, aux hésitations d'un passé récent et difficile se substitue maintenant un effort méthodique qui permettra dans un certain délai de pouvoir au moins faire face aux besoins les plus pressants de la collectivité indochinoise, et d'accroître le potentiel futur de la production en quinine de ce pays.

HUMOUR ANNAMITE



LE MAITRE. — « Quel roi succéda à Lý-thái-Tổ ? »
L'ÉLÈVE. — « Heu... Lý... Lý... »
LE MAITRE. — Allons, Lý... ça commence par un T. »
L'ÉLÈVE. — « Ah ! oui : Lý Toét. »

(Dessin de Manh-Quynh, extrait du *Phong-Hoa.*)

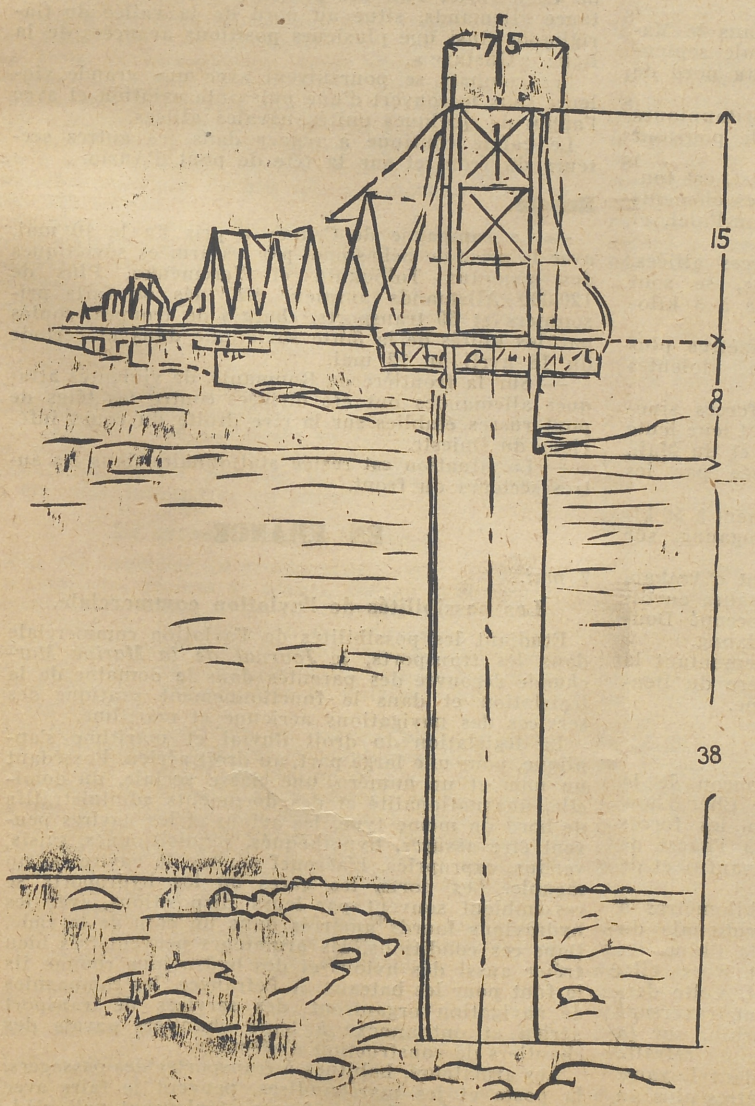
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE COUPE PERSPECTIVE DU PONT DOUMER

Nous avons reçu de M. H. PARMENTIER *l'intéressante lettre ci-dessous que nous reproduisons à titre de complément à l'article de* Paul BOUDET *sur le pont Doumer et aux dessins de M.* CÉZARD, *le négateur du pont Doumer.*

J'AI vu avec le plus grand intérêt les excellentes photographies de la page 10 du dernier numéro de la Revue *Indochine* (1) sur le pont Doumer, avant et après son élargissement, images qui éclairent excellemment l'article si bien compris de Boudet. Mais permettez-moi, dans ce cas et dans des cas analogues qui se rencontreront sans doute dans la suite, de regretter que la Revue ne fasse pas l'effort nécessaire pour faire mieux entrer dans les yeux du public le précieux enseignement qui naît de ces remarquables images. Toute la documentation si heureuse de Boudet sur la construction des piles et des travées principales, sur l'effort considérable exigé par l'exécution de ces piles gigantesques dans le sol mouvant du fleuve reste lettre morte pour le lecteur et même pour le spectateur des photos. Je dirai même que ce travail immense échappe entièrement à l'habitant de Hanoi qui ne voit que la partie apparente et ne soupçonne rien de l'immense travail caché. C'est fort bien de dire que du sommet de la charpente métallique au-dessous du radier de fondation des piles la hauteur est de 61 mètres pour un écartement de fermes de 7 m. 50 ; mais ces chiffres ne parlent pas tandis que l'image de cette pile dont la largeur est plus de dix fois dans la hauteur de l'ensemble le stupéfierait. Le public qui voit ce pont ou ses photos telles qu'elles sont données ne se rend pas compte que l'ensemble est en réalité une construction d'allumettes articulées capable de porter un train en pleine charge.

Là comme dans la plupart des cas il eût fallu substituer à la simple photographie une coupe perspective comme la montre le bout de croquis que je vous envoie, croquis fait de chic car je n'ai pas les copies des dessins des T. P. qui m'eussent été nécessaires pour faire quelque chose d'exact. »



Coupe perspective du Pont Doumer actuel aux hautes eaux.

(1) N° 184.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 8 AU 15 MAI 1944

Pacifique.

Dans les airs, l'aviation navale nippone a poursuivi ses attaques dans les différents secteurs d'opérations.

L'aviation alliée, de son côté, a effectué plusieurs raids sur les bases japonaises suivantes :

— Rabaul, le 1er mai ;

— Kupang, dans l'île Timor, le 7 mai ;

— L'île d'Efman, au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, du 6 au 7 mai ;

— Ambon, dans l'île Amboina, le 5 mai.

Sur mer, une tentative d'attaque a été effectuée le 8 mai par deux destroyers américains contre les positions nippones de l'île Shortland, dans l'archipel des Salomon. L'un d'eux aurait été gravement endommagé.

Birmanie.

Des combats acharnés se poursuivent dans le Manipour, province limitrophe de la Birmanie septentrionale, ainsi que dans la région située au nord de Myitkina.

— Dans le secteur d'Imphal, les forces britanniques ont maintenu leurs contre-attaques sur le pourtour est et sud de la plaine.

La région de Palel, située dans le sud-est, est toujours le centre de furieux combats entre les éléments motorisés japonais, longeant la route Tamu-Palel, et de puissantes forces britanniques.

Dans le secteur du lac Logtat, les forces alliées, repoussant les éléments avancés nippons, se sont emparées du village de Potsangham situé à 3 kilomètres au sud de Bishenpur.

Les faubourgs de Kohima, à 100 kilomètres plus au nord, sont toujours le siège de violentes batailles.

— Dans le secteur de Myitkyina, les forces sino-américaines du général Stilwell poursuivent leur lente progression dans les vallées du Mogaung et du Mali, en dépit de la ferme résistance opposée par les troupes impériales nippones.

Les lieux du combat se situent actuellement à 50 kilomètres au nord de Myitkyna et de Mogaung, sur la voie ferrée conduisant à Mandalay.

— En Birmanie occidentale, sur le front d'Arakan, les forces nippones, poursuivant leur avance en direction de la frontière des Indes, ont occupé Doublegong, à 6 kilomètres à l'est de Buthidaung.

Plus au nord, les troupes japonaises remontant la vallée du Kaladan ont franchi la frontière du Bengale, le 7 mai, dans la région de Daletme.

Chine.

Après avoir obtenu le contrôle du tronçon de la voie ferrée Péking-Hankow, situé entre Chengchow et Sinyang, dans la province du Honan, les forces nippones ont développé leur offensive à l'ouest de cette ligne, avec les villes de Loyang (Honanfu) et de Lushan comme objectifs principaux.

La ville de Loyang, située à 100 kilomètres à l'ouest de Chengchow, sur la rive méridionale du fleuve Jaune, fut l'ancienne capitale de la Chine.

Trois colonnes japonaises convergent vers elle, venant du sud, de l'est et du nord-ouest. Cette dernière, opérant de la province du Shansi et traversant le fleuve Jaune, s'est emparée de Mienchih, sur la voie ferrée de Lunghai, coupant ainsi toute retraite vers l'ouest aux troupes chinoises défendant Loyang.

La ville de Lushan, située à 105 kilomètres plus au sud, a été occupée le 12 mai.

Italie.

Mettant fin à une pause de plusieurs semaines, les troupes franco-américaines de la Ve Armée du général Alexander ont déclenché, dans la nuit du 12 mai, une offensive de grande envergure sur un secteur s'étendant de la région de Cassino jusqu'à l'embouchure du Garigliano, dans la partie occidentale du front.

La nouvelle attaque alliée vise à percer les lignes de défense allemandes établies en travers de la vallée du Liri, seule voie naturelle menant à la Campagne Romaine, entre le massif des Abruzzes et les monts Lepini, ainsi qu'à forcer le passage de la voie Appienne, le long de la côte du golfe de Gaete, dans le but d'établir une jonction avec les troupes de la tête de pont d'Anzio.

Les premiers engagements ont entraîné la chute de Castelforte, l'un des principaux centres de résistance allemands, situé au nord de la vallée du Garigliano, ainsi que plusieurs positions avancées de la ligne « Gustave ».

Les combats se poursuivent avec une grande violence sous le couvert d'une puissante aviation et avec l'appui de quelques unités navales alliées.

Le calme continue à régner dans les autres secteurs du front et sur la tête de pont d'Anzio.

Russie.

— La campagne de Crimée a pris fin le 10 mai, avec la prise de Sébastopol par les armées soviétiques des généraux Tolbukhin et Yeremenko. Plus de 120.000 Allemands auraient été tués ou faits prisonniers et 69 transports, chargés de troupes, coulés par les unités de la flotte soviétique dans la période du 18 avril au 12 mai.

— Sur la frontière de Roumanie, de violentes attaques allemandes ont été dirigées contre les têtes de pont russes établies sur la rive droite du cours inférieur du Dniestr.

— La situation est restée stationnaire dans les autres secteurs du front.

EN FRANCE

7 mai.

Les possibilités de l'aviation commerciale.

Etudiant les possibilités de l'aviation commerciale dans les transports, le *Journal de la Marine Marchande* découvre des parentés dans le domaine de la législation et dans le fonctionnement pratique des services des navigations aérienne et maritime.

La législation du droit fluvial et maritime s'applique, pour une large part, au droit aérien. Possédant un nom et un numéro, une classe sociale, un domicile, une nationalité et des documents administratifs de bord du même type, les avions et les navires peuvent être assurés, hypothéqués, réquisitionnés, saisis, vendus, expropriés. L'aéronef comme le navire est un meuble. Les ports, les gares ou les hydroports se ressemblent souvent par leurs dispositions, avec les hydravions lourds amarrés dans un coin de la rade. Dans ces conditions, les armateurs peuvent très bien fréter aussi des avions et des hydravions comme ils le font pour les bateaux. A l'étranger, les compagnies de navigation organisent des services de transport aérien et ont annexé à leurs chantiers navals des chantiers de construction d'aéronefs.

Les armateurs, habitués à transporter des passagers, la poste et les marchandises, peuvent le faire avec les moyens les plus modernes et n'auront qu'à s'ad-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

joindre un personnel spécialisé : ingénieurs, personnel navigant, personnel d'entretien. Une compagnie de navigation possède dans le monde une infrastructure commerciale, des agents qui délivrent aux clients des connaissements et des billets de passage. Le travail sera le même quand il s'agira de transport aérien. Il reste à savoir quelles routes suivra l'avion et quelles marchandises lui seront réservées de préférence. Il semble normal que les produits périssables ou de luxe ainsi que les produits légers soient réservés aux aéronefs tandis que les produits lourds seraient réservés aux bateaux. Les parcours mixtes, terre-mer, et les liaisons internationales à grandes distances seront avantageusement confiés aux avions, de même que les parcours où les liaisons par mer comportent des détours considérables. Le transport du ravitaillement à grande échelle et des vivres comprimés pourrait donner aux affréteurs un fret commercial considérable.

8 mai.

Une nouvelle locomotive française.

Malgré les difficultés qui résultent de la guerre, la Société Nationale des Chemins de fer a réussi à faire circuler sur les voies ferrées une nouvelle locomotive sortant du type classique.

Le but recherché par les constructeurs était une augmentation de la puissance dans les limites permises par les règlements actuels. La solution adoptée est la suivante : la vapeur se rend à des moteurs qui actionnent chacun un essieu-moteur.

Ainsi a été réalisée une machine d'une puissance de 1.200 CV. Sa longueur est de 25 mètres, les trois essieux-moteurs sont placés entre deux boggies. Le diamètre des roues est seulement de 1 m. 55, très inférieur à celui des locomotives classiques. Chaque essieu-moteur est mu par l'intermédiaire d'engrenages par deux moteurs qui agissent chacun à une extrémité. Chaque moteur développe une puissance maxima de 200 CV. La machine pèse en tout 126 tonnes.

La plus importante des innovations dans cette machine est l'emploi de moteurs individuels agissant par engrenages sur chaque essieu-moteur à la place des cylindres-essieux connus et des deux bielles qui accouplent les roues motrices. Il est encore trop tôt pour se rendre compte si les avantages théoriques se trouvent vérifiés en pratique mais on espère avoir réalisé une amélioration du rendement. L'adoption des moteurs individuels a permis de diminuer le diamètre des roues motrices et a surtout pour avantage principal une meilleure utilisation du matériel car chaque moteur étant indépendant et facilement démontable, il est possible de remettre rapidement en état une locomotive en panne.

La surveillance de la vigne.

Une des branches du groupement interprofessionnel des semences, graines et plants, chargée plus spécialement de la vigne, a décidé l'institution d'un contrôle strict de la plantation des vignes-mères américaines porte-greffes et de leur étroite surveillance sanitaire. Cet organisme surveillera les maladies des plants chez les pépiniéristes et éliminera sans pitié les vignes tarées.

Un corps d'inspecteurs du service phyto-sanitaire aura pour mission d'épurer le peuplement des vignes-mères. Toute nouvelle plantation de pieds-mères doit être déclarée et soumise à un contrôle sévère du service de la production des végétaux. Le directeur de la Station des Recherches viticoles de Montpellier est chargé de l'élaboration de la règle qui a pour but la rénovation totale du vignoble et l'amélioration des vertus des vins de France.

Ainsi pourra-t-on continuer à pratiquer une politique de la qualité française et assurer la conservation de la richesse nationale qu'est le vignoble.

9 mai.

Les écoles de France et les bombardements.

Les conditions de vie sont difficiles pour les écoliers et pour les étudiants de France. La vie scolaire est troublée par les alertes continuelles. Avant juin 1940, les classes fonctionnaient encore. Puis avec les bombardements de plus en plus fréquents, on établit des centres dans certaines petites villes : à Varades, à Ingrandes, etc. Malgré cela beaucoup d'enfants restaient encore dans les grandes villes. Dès le signal d'alerte, les enfants, avec beaucoup de discipline, allaient dans les abris.

Mais les bombardements anglo-américains sont devenus plus intenses et plus meurtriers. Dans les villes, dès que la sirène retentit, les enfants évacuent leurs écoles et gagnent les abris. Toute panique est évitée et les accidents sont relativement rares. Toutefois, le travail des enfants s'en ressent. Souvent après des nuits entières d'insomnie, les bancs de la classe sont déserts le matin. L'après-midi, les enfants reviennent à l'école. En ce qui concerne la nourriture, ils manquent de beaucoup de choses, les municipalités s'efforcent de remédier aux insuffisances d'alimentation. Le personnel enseignant, malgré toutes les difficultés de l'heure présente dues tant à la pénurie du ravitaillement qu'aux bombardements, reste à la hauteur de sa tâche.

10 mai.

Un éditorial du « Bulletin de la Charte du Travail ».

L'éditorial du *XIe Bulletin de la Charte du Travail* est signé par M. Marcel Déat, ministre, secrétaire d'Etat au Travail et à la Solidarité nationale.

Dans cet article intitulé : « Les bases syndicales de la Charte », le ministre déclare notamment :

Il ne peut pas y avoir de contradiction de doctrine entre le syndicalisme français et la Charte du Travail, du moins à partir du moment où les syndicats cessent d'être des instruments de combat systématique, sur le terrain de la lutte des classes, pour devenir les outils de la grande construction corporative. Or le syndicalisme traditionnel à travers toutes ses crises et ses clans a exprimé le meilleur de ce que portait en elle l'élite ouvrière. Cet apport ne doit pas faire défaut à l'heure où les métiers se rassemblent pour bâtir leur maison commune.

A l'Académie des Sciences.

M. Chevalier a fait connaître à l'Académie des Sciences le résultat des essais de la culture en France d'une variété de pissenlit, originaire du Turkestan et dont la racine fournit un latex susceptible de servir à la fabrication du caoutchouc.

M. Chevalier estime la production à 200 kilos de caoutchouc à l'hectare et que le pissenlit est productif dès la première année. Il espère que des améliorations pourront avec le temps augmenter la production.

Une allocution de M. P. Henriot.

M. Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande, qui s'est entretenu avec le Maréchal de France, Chef de l'Etat, au lieu de sa nouvelle résidence, a prononcé mardi soir, sur les antennes de la radiodiffusion nationale, une allocution où il a déclaré notamment :

J'ai tout à l'heure déjeuné avec le Maréchal dans la résidence où il a décidé de passer quelque temps en Ile-de-France. Au moment où des événements exceptionnels semblent cette fois réellement imminents, le Chef de l'Etat, fidèle à la promesse qu'il a faite lors de son voyage à Paris, tient à se rapprocher de la capitale française et de cette population de la région parisienne qui sert depuis quelques semaines de cible favorite aux escadrilles ennemies.

Il avait quitté Vichy dimanche. Comme le bruit de ce déplacement s'était vite répandu, la cérémonie des couleurs avait revêtu un caractère particulièrement grandiose et les acclamations interminables qui avaient salué le Maréchal disaient éloquemment le regret avec lequel on le voyait s'éloigner pour quelques jours de cette ville où depuis l'armistice est fixé le siège du Gouvernement.

Aucune décision, ni intervention ne sont de nature à modifier cette situation. Le Maréchal a tenu à préciser lui-même que son absence ne serait que de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quelques jours. Mais le Chef de l'Etat tenait à marquer sa volonté, à une heure aussi grave, de n'être pas le Chef d'une moitié de la France, d'une « zone » comme on disait il n'y a pas si longtemps. Et c'est pourquoi il a choisi de venir dans cette zone Nord d'où, ainsi qu'il l'a spécifié dans son message au corps diplomatique français à l'étranger, que je cite textuellement : « Il continuera à exercer toutes ses fonctions, à remplir tous les devoirs qui lui appartiennent ».

Je compte, ajoute le Chef de l'Etat — et ses paroles s'adressaient dans sa pensée non seulement aux diplomates, mais à tout le pays, — je compte sur votre exacte compréhension et sur votre zèle toujours loyal et dévoué pour maintenir et affirmer l'existence et l'honneur de la France.

Faut-il ajouter que le voyage du Maréchal se déroule exactement dans la même atmosphère qu'avait créée à Paris sa visite de l'autre jour ? Le Maréchal me disait combien il avait été touché de cet accueil. Mais cela ne pouvait pas lui faire perdre de vue l'inextricable situation où la France va enfin porter tout le poids de tant d'erreurs et de tant de fautes... Il promenait son regard sur cette adorable campagne de l'Ile-de-France, sur ces frondaisons éclatantes sous le jeune soleil de mai, et déjà passait dans son regard la vision de toutes les dévastations de demain dont les dévastations d'hier n'ont été que la prélude.

Et cependant le Maréchal en regardant de son œil clair ce sombre avenir ne consentait pas à désespérer. Il parlait avec une sérénité impressionnante de l'épreuve qui va fondre sur nous.

Alger et Londres sont avides d'exploiter tout ce qui confirme avec éclat leur propagande. On voudrait pouvoir dire que le Maréchal, confiné à Vichy, est le souverain dérisoire d'une ville thermale. Or, le Gouvernement gardant son siège à Vichy, le Maréchal, Chef de toute la France, entend pouvoir se déplacer dans toute la France.

Après avoir dépeint la résidence de grande allure qui fait enfin au Chef de l'Etat un cadre digne de sa personne, M. Philippe Henriot a conclu son allocution par les paroles suivantes : *Celui que vous acclamiez l'autre jour et que vous trouviez trop loin de vous est maintenant tout près de vous. Autour de lui le Gouvernement, le seul Gouvernement de la France, est à son poste. Que chacun de vous soit au sien.*

Un article du « Journal des Débats » sur l'Indochine.

Le *Journal des Débats* publie un article sur l'essor indochinois intitulé « Quand même » dans lequel il écrit :

Un bel exemple de notre vitalité impériale et de l'accord intime qui lie nos possessions à la Métropole nous est offert par l'Indochine en pleine guerre mondiale.

Contre vents et marées, malgré les incidences redoutables et cruelles du conflit, l'Indochine est demeurée elle-même, c'est-à-dire vibrante, active, confiante. Elle poursuit sa marche vers l'accroissement de la prospérité matérielle, son effort quotidien dans la voie de la civilisation.

L'Indochine était un magnifique champ d'action, bien des grandes entreprises étaient en plein essor lorsque la catastrophe l'a atteinte comme la France. Coupée du reste de l'Empire français, privée de ses échanges précieux avec l'extérieur, qui lui apportaient tant d'objets de première nécessité et lui permettaient de monnayer les produits du sol et du sous-sol, sa situation économique devenait subitement très difficile. Cette situation n'était heureusement pas compliquée par des intrigues politiques : le loyalisme de nos protégés ne se trouvait pas ébranlé. La Fédération demeurait bien « l'Union Indochinoise » dans une union étroite avec la France éprouvée. Il fallait ne rien laisser sombrer de l'œuvre générale entreprise, œuvre considérable dont les étapes se marquaient de réussites. Il s'agit de la terre et de ses productions, des mines, de l'industrie, des communications, des transports de toutes espèces avec les grands travaux qu'ils entraînent, voies ferrées, routes et voies navigables, cabotage, ports...

L'Indochine accomplissait un immense effort pour développer ses rizières. Des campagnes nouvelles étaient colonisées. La conquête du sol par l'irrigation n'a pas été interrompue, la colonisation s'est poursuivie. L'exploitation minière a été conduite comme précédemment avec un développement progressif.

L'œuvre de protection humaine et d'assistance, qui est une des règles de notre action d'outre-mer, n'a pas fléchi, pas plus que l'exécution de notre plan d'instruction n'a été entravée.

Le souci de conserver aux races indochinoises leurs qualités originales ou de les leur faire retrouver a toujours animé notre administration impériale.

Ne pas prendre prétexte de revers pour se lamenter sur ce qu'on a négligé de faire, mais sans regarder en arrière, marcher à la conquête de l'avenir, telle paraît bien être la vérité. Cette vérité est ici une vérité indochinoise, mais elle est fille d'une vérité française de toujours.

13 mai.

Les théâtres parisiens et les restrictions d'électricité.

Deux théâtres parisiens viennent de résoudre les problèmes soulevés par les restrictions d'électricité. En effet, le Casino de Paris et le Théâtre La Bruyère donneront une partie de leurs spectacles avec le concours du soleil.

Dans les salles plongées dans une demi-obscurité, la scène seule sera éclairée à plein par le feu de réflecteurs captant les rayons solaires.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Cigarettes.

.....

Je « grillais » auparavant un bon paquet de cigarettes aux heures de bureau et durant les soirées un second paquet était à peine suffisant.

Un jour de fin janvier, il m'advint la pénible mésaventure, qui est celle de tous les fumeurs à l'heure actuelle, celle de ne trouver nulle part de mes cigarettes favorites...

Fulminant contre cet état de chose, je décrétai sur le champ, devant un de mes amis, que je ne fumerais plus jusqu'à ce que je retrouve les anciennes cigarettes d'avant-guerre.

J'avoue que la première quinzaine fut quelque peu pénible... il me manquait quelque chose, et je dus, surtout au bureau, mâchonner force bonbons. Aussi ai-je ressenti parfois des coliques, mais je tins bon, et peu à peu je pus diminuer ma dose *(eh ! oui...) de bonbons qui, depuis un mois, est à peu près nulle.*

Actuellement, quand on m'offre une cigarette, c'est sans la moindre difficulté que j'esquisse le petit geste classique de refus du non-fumeur, en ajoutant avec une espèce de fierté : « Merci, je ne fume plus ».

(L'OPINION, 31-4-44.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La femme dans le reportage.

Il y a des femmes-journalistes à Saigon. Surtout des femmes-reporters qui réussissent d'ailleurs parfaitement.

La femme apporte dans ce métier de chasseur de nouvelles des qualités qui lui sont propres et lui permettent de renverser bien des obstacles.

.....

Aux Etats-Unis, où l'on aime la statistique et où l'on use volontiers du superlatif, on a récemment ouvert une enquête pour savoir quelle était la femme journaliste ayant le plus de succès auprès du public. Il paraît que c'est Dorothy Dix qui vient en tête : ses articles sont reproduits par plus de deux cents journaux, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, en Chine, dans l'Afrique du Sud et en Australie, et on a estimé à trente millions environ le nombre de personnes qui les lisent.

Gardons-nous de croire que nous n'avons pas en France des femmes journalistes extrêmement remarquables et qui, par leur talent et l'habileté à se procurer des informations, ne le cèdent en rien aux Américaines. Leurs exploits, le courage dont elles font journellement preuve sont connus de tous chez nous.

En Amérique, pour y revenir, une des premières qui se soit signalée par ses audaces est Nelly Bly ; elle vivait à la fin du siècle dernier et, alors qu'on n'était pas encore habitué à ce genre d'exploits, elle a excité par son cran l'admiration de tous, même du terrible John Pulitzer, roi des journalistes à cette date.

Pour procurer à son journal des reportages retentissants, elle a, vêtue en scaphandrier, exploré le fond de la mer, elle est montée en ballon, a simulé la folie afin de passer quelque temps dans un asile d'aliénés ; enfin, elle a mené pendant un mois la vie d'une pauvre mendiante, que sais-je encore !

.....

La ruse, l'astuce, le déguisement ne suffisent pas toujours dans notre métier. Encore faut-il savoir non seulement charmer, mais consoler à l'occasion, et c'est là que nos « consœurs » excellent ! Il arrive même que leur cœur, leur sensibilité exquise leur fassent oublier — et c'est tout à leur honneur — qu'elles jouent un rôle et sont des informatrices.

Tel est le cas de Mrs X..., envoyée par son journal dans un hôpital pour se documenter sur la manière dont y étaient soignés les tuberculeux. Elle y pénétra sous le déguisement d'une infirmière et passa toute une nuit au chevet d'un pauvre mourant. Oubliant qu'elle était journaliste pour n'être plus qu'une femme émue par la souffrance et la détresse humaines, emportée par sa pitié, elle sut entourer les derniers moments du moribond de tant de douceur, de tant de bonté, que le pauvre homme quitta ce monde en serrant avec reconnaissance la main de celle qui avait si bien su adoucir son agonie.

Bien dangereux cela, d'avoir trop de sensibilité et de droiture quand on est à la chasse aux nouvelles ! Cela vous fait parfois manquer un article sensationnel.

Quelle aventure à la fois flatteuse pour la femme et déplorable pour la journaliste que celle de miss Imogène Stanley, envoyée à Québec lors du voyage que le prince de Galles faisait au Canada, avec mission d'en obtenir une interview !

Miss Stanley, la plus jolie et la plus séduisante des journalistes new-yorkaises, n'eut pas de peine à obtenir une invitation au banquet suivi de bal offert au prince. Elle n'en eut pas non plus à se faire remarquer de l'auguste voyageur qui, au bal, vint inviter la « jolie blonde en robe verte ». Il fut si charmé par sa gaieté, son esprit primesautier, sa conversation spirituelle, qu'il ne la quitta pour ainsi dire pas de la soirée. Tout le monde remarqua avec quelle animation il causait avec la « jolie dame en vert », et, le lendemain, l'Amérique entière apprit que cette jolie dame avait eu l'honneur d'être distinguée par le prince de Galles. Mais... le journal qui avait envoyé miss Imogène ne reçut jamais l'article attendu !

« Que voulez-vous, dit-elle pour justifier cette « défaillance professionnelle », le prince ne savait pas à qui il avait affaire, il ne l'a su que tout à fait à la fin de la soirée. Il est probable qu'il aurait eu moins d'abandon s'il avait pu soupçonner qu'il parlait à une journaliste... Et je considère que ce serait trahir sa confiance que de rapporter ses paroles ; à cela je ne puis me résoudre ! »

Ne trouvez-vous pas que cette « défaillance professionnelle » part d'un bien joli sentiment et qu'elle est toute à l'honneur de cette fille d'Eve en quête d'informations ?...

A. D.

(L'OPINION, 5 mai 1944.)

L'univers des oiseaux.

L'univers des ailes est proche de nous, mais nous le connaissons très mal. Un citadin à la campagne écoute peut-être la voix des oiseaux ; sait-il discerner un pinson d'une mésange ? Leur cri même est un mystère : pourquoi le merle, dès février, sur les branches noires de nos jardins, fredonne-t-il au crépuscule plutôt qu'aux heures tièdes ? Pourquoi le cri de la pintade ressemble-t-il à celui d'une girouette et celui du canard au bruit d'une faux qu'on aiguise ? Pourquoi le chuintement de la fresaie (ou effraie) passe-t-il sur nos nerfs comme le déchirement d'une bande de toile, tandis que le sec appel de certaines chouettes fait songer au jeu d'une seringue mal graissée et que la hulotte, avec ses trois coups de gorge chevrotants, évoque le rire caverneux d'une vieille folle ?

.....

Dans les sociétés des oiseaux, il est facile de reconnaître comme un instinct de justice élémentaire, tout au moins de défense collective. Si quelque moineau s'aventure à l'intérieur d'un nid d'hirondelles, celles-ci en bouchent l'issue ; il est emmuré, condamné à périr de faim. J'eus autrefois, chez un voisin, grand amateur d'oiseaux, l'occasion d'étudier une tribu de perruches d'Australie. Au printemps, les couples se mettaient en ménage ; si un célibataire se risquait à courtiser une femelle, tous les maris, à l'instant coalisés, se jetaient sur lui, l'exterminaient à coups de bec.

Les chlamydères — australiens aussi — bâtissent un petit palais précédé « d'un jardin de plaisance ». « Une tonnelle de baguettes artistement entrecroisées, formant voûte, s'élève au centre. Un sentier semé de pierres de couleur, comme celui du petit Poucet, mène d'une ouverture à l'autre, et les parties latérales intérieures sont tapissées d'objets brillants : plumes de Perruches ou de Paradisiers, os, coquilles d'escargots, morceaux d'étoffes voyantes. Le nid est plus loin, dans la cédrière ».

Quand un manchot antarctique est amoureux, il dépose un caillou devant la demeure de sa future... Une pierre, symbole éternel du foyer. Mais, il advient qu'un rival, parfois, la repousse de la patte, ou l'emporte, cette pierre.

.....

Les motifs de peintures gracieuses abondent en étudiant les mœurs des oiseaux. Ce sont les ruses du coucou femelle, déposant un œuf dans le nid d'une voisine qui le couve, ou les éblouissements des Paradisiers. Ce sont les aspects de l'aigle, du gypaète, du grand-duc, et de la frégate, ce prodigieux oiseau marin, dont les ailes mesurent quatre mètres d'envergure. Comme le martinet, elle vole, vole sans cesse, vertigineuse... Elle peut, sans arrêt, de nuit et de jour, voler une semaine entière. C'est en tournoyant à la frange des nuées qu'elle séduit sa compagne de course, au vol, qu'elle casse une branchette à un arbre pour en étayer sa couche rude, au vol, qu'elle saisit un poisson mort au milieu de l'écume. Foudre, elle tombe sur le dauphin, sur le poisson volant, sur l'oiseau pêcheur dont elle arrache la proie...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'épopée des oiseaux reste comme une survivance des temps où il n'y avait rien, sous l'immense buée solaire, que l'abîme grouillant de monstres et l'espace fourmillant d'ailes. Le mystère de leur passé les prédestinait à paraître divins. Faut-il s'étonner que l'Inde et l'Egypte les aient adorés, que les vieux Romains aient donné tant d'attention à la science augurale, que l'Esprit-Saint lui-même ait pris la figure d'une colombe ? Vivant entre ciel et terre, ils semblent accomplir une mission médiatrice. On les croirait esprit plus que matière, et leur vol signifie pour l'homme l'appel des altitudes que son destin est d'atteindre.

Emile BAUMANN.

(FRANCE-ANNAM, 5-5-44.)

LA VIE INDOCHINOISE

7 mai.

Saigon. — L'Amiral Decoux a visité les quartiers de Saigon atteints par le bombardement du 5 mai et les hôpitaux où sont soignées les victimes.

8 mai.

Hanoi. — Un nouveau timbre-poste à l'effigie de Paul Doumer sera mis en vente dans tous les bureaux de poste de l'Indochine.

9 mai.

Saigon. — La remise de la médaille d'honneur du Commissariat général Sports-Jeunesse au jeune scout Bernard Denis, qui a fait preuve de courage durant le bombardement du 5 mai, a lieu à l'hôpital Grall.

12 mai.

Phnom-penh. — A l'occasion de la cérémonie du sillon sacré qui précède chaque année, au Cambodge, la saison des labours, les journées des 10 et 11 mai ont vu se dérouler à Phnom-penh et dans toutes les provinces du Cambodge, une série de manifestations ayant pour but de mettre en lumière le rôle joué par l'agriculture et la paysannerie.

Hanoi. — Le Comité de l'Assistance franco-indochinoise aux Victimes de la Guerre a adressé le mois dernier un don de deux millions de francs à la ville d'Orléans, filleule de l'Indochine.

Le Département vient de transmettre au Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, le message suivant apportant à l'Indochine les remerciements de sa filleule :

La ville d'Orléans ayant perçu le don de deux millions que vous lui avez adressé, le préfet du Loiret vous transmet les remerciements chaleureux de la Mairie d'Orléans, du Conseil municipal, de la population orléanaise et les siens propres devant cette nouvelle preuve de sollicitude. En vous exprimant la gratitude de tous envers la marraine d'Orléans, il vous renouvelle l'assurance qu'une répartition humanitaire et équitable permettra d'adoucir les peines et d'alléger le fardeau des sinistrés et des victimes de la guerre.

13 mai.

Hanoi. — La ville vient de faire installer au Théâtre Municipal un pick-up pour informer la population de toutes les nouvelles locales et mondiales diffusées par la Radio de Saigon.

14 mai.

Hanoi. — La Fête de Jeanne d'Arc a été célébrée dans une atmosphère de ferveur et de recueillement.

Phnom-penh. — La célébration de la fête de Jeanne d'Arc à Phnom-penh a donné lieu à d'émouvantes cérémonies.

Dalat. — La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée à Dalat sous la haute présidence de l'Amiral Decoux.

— L'Amiral Bléhaut, ministre des Colonies, a transmis au Gouverneur Général de l'Indochine, le message suivant :

Le Gouvernement et l'opinion française s'associent au deuil des villes bombardées par l'aviation sino-américaine et que les épreuves communes stoïquement supportées, rapprochent des localités de France aussi cruellement frappées. Je vous prie d'assurer les familles des victimes de toute l'affectueuse sollicitude de la mère patrie.



LE MARÉCHAL ET SA DOCTRINE

(édition légionnaire.)

La brochure *Le Maréchal et sa doctrine*, publiée dans la métropole en mai 1943, est parvenue en Indochine par un récent courrier. Sur les instructions de l'Amiral Decoux, elle vient d'être rééditée par les soins de la Légion, et mise en vente au profit du Secours National, aux librairies IDEO et Taupin, à Hanoi. Le prix de l'ouvrage est de 5 piastres, frais d'envoi en sus.

La brochure retrace d'abord les conditions dans lesquelles le Maréchal a pris le pouvoir ; puis elle présente le bilan objectif des œuvres essentielles accomplies par la Révolution Nationale, depuis bientôt quatre ans.

I. — LE MARÉCHAL ET LE TRAVAIL.

La Charte du travail. — Le fonctionnement des syndicats professionnels et comités sociaux, des groupements professionnels mixtes et des corporations est exposé avec le plus grand souci d'impartialité, et cette partie de l'ouvrage fait aisément comprendre comment la doctrine de la Révolution Nationale s'oppose au communisme.

La reconstruction. — L'effort conjugué des ouvriers et de la paysannerie a évité l'asphyxie du pays. Les industries de remplacement sont nombreuses et prospères ; l'agriculture redevient la base de la richesse nationale.

II. — LE MARÉCHAL ET LA FAMILLE.

Le Maréchal a également pris des mesures énergiques en vue de la protection de la Famille :

Rémunération familiale ;
Ravitaillement familial ;
Hygiène de l'habitation ;
Protection de l'enfance ;
Lutte contre les redoutables fléaux que sont l'alcoolisme, la prostitution, le divorce ;
Création d'une Fédération de familles.

III. — LE MARÉCHAL ET LA PATRIE.

Les prisonniers. — Les prisonniers furent constamment soutenus et encouragés. C'est dans cet esprit que le Maréchal créa successivement : une Direction des prisonniers de guerre, un Comité central d'assistance, des maisons de prisonniers, des centres d'entr'aide, des commissions de reclassement...

Le Scours National — 40.000 cantines scolaires furent organisées dans tout le pays ; plus d'un million de petits Français, recueillis chaque été dans des colonies de vacances ; 12.000 tonnes de costumes, de linge, de lainages, distribuées en quelques semaines.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Puissamment organisé, le Secours National constitue à l'heure actuelle, une des preuves les plus tangibles de la vivante solidarité nationale.

L'école et l'enseignement. — De nombreuses réformes ont été réalisées pour éduquer la jeunesse et préparer l'avenir de la nation.

Les écoles primaires supérieures et les écoles normales d'instituteurs sont remplacées par des instituts de formation professionnelle.

Les enseignements primaire et secondaire sont rénovés.

Une éducation sportive bien comprise forme une jeunesse saine de corps et d'esprit, ayant vifs au cœur le sens de l'équipe et l'amour de l'effort.

La Légion. — Outre un vivant exposé de l'organisation intérieure et du rôle de la Légion des Combattants, « Chevalerie des temps nouveaux », la brochure contient pour chacun un rappel à ses devoirs d'obéissance envers le Grand Chef, qui incarne la France dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur...

Ce beau livre, qui fait la synthèse des œuvres accomplies par la Révolution Nationale, mérite d'être lu et médité par tous les Français et Indochinois.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Marie-France, fille de M. et de Mme **Pisier** (10 mai 1944, à Dalat).

TONKIN

Josianne, fille de M. et de Mme **Combes** (5 mai 1944) ;

Josseline, fille de M. et de Mme **Blanchard** (5 mai 1944) ;

Georges, fils de M. et de Mme **Alfonsi** (6 mai 1944).

COCHINCHINE

Cécile, fille de M. et de Mme **Lesca** (3 mai 1944) ;

Raymond-Bernard, fils de M. et de Mme **Saturni** (2 mai 1944) ;

Monique, fille de M. et de Mme **Le Perf** (mai 1944) ;

Gaston Doan-huu-Tham, fils de M. et Mme **Doan-huu-Phat** (mai 1944).

LAOS

Un garçon de M. et de Mme **Lamarche** ;

Une fille de M. et de Mme **Thao Kham Sao** ;

Nang Bounlit, fille de M. et de Mme **Thao Boun Thong** ;

Un garçon de M. et de Mme **Tu Khao** ;

Nang Kham Phiên, fille de M. et de Mme **Thao Phoui.**

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Louis **Bénard** avec Mlle Yvette **Bourgeon** (9 mai 1944, à Dalat).

TONKIN

M. Harold **Hoeg** avec Mlle Yvette **Bérit-Debat.**

MARIAGES.

ANNAM

M. Christian **van den Berg** avec Mlle Josette **Delsalle** (6 mai 1944).

COCHINCHINE

M. Raymond **Savary** avec Mlle Thérèse **Anna** (6 mai 1944) ;

M. Georges **Kapel** avec Mlle Julie **Lê-van-Phu** (6 mai 1944) ;

M. Ange **Gibellino** avec Mlle Anna **Rabbione** (29 avril 1944) ;

M. Frigoul **Moreau** avec Mlle Jeanne **Pourvreau** (5 mai 1944).

LAOS

M. **Thao Theng** avec Mlle **Phoutha Naly** ;
M. **Tran-Ky** avec Mlle **Cung-thi-Vân** ;
M. **Chau Nith** avec Mlle **Nang Nouane** ;
M. **Thao Vong** avec Mlle **Nang Chan Xot.**

DÉCÈS.

TONKIN

Lucien, fils de M. et de Mme **Brécard** (9 mai 1944) ;

M. J. **Vaulpré** (21 avril 1944) ;

Marie-José, fille de M. et de Mme **Demy** (9 mai 1944).

COCHINCHINE

Dominique, fils de M. et de Mme **Coulombe** (4 mai 1944) ;

M. Paul **Brière de l'Isle** (mai 1944) ;

M. René **Duprey Le Monsois** (1er trimestre 44) ;

Mlle France **Cordier** (30 avril 1944) ;

Pierre, fils de M. et de Mem **Francisque** ;

M. Jean **Guittou** (avril 1944).

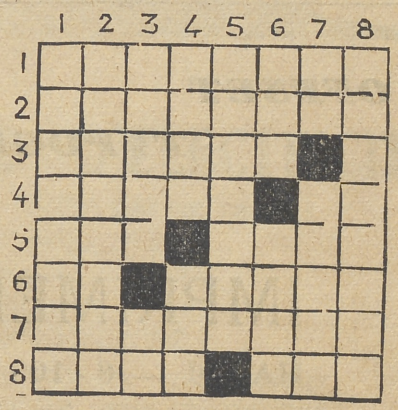
LAOS

Un garçon de M. **Khamphay Phounsavath** ;
M. **Nai Ly** (20 mars 1944) ;
M. **Chane Loune** (24 mars 1944) ;

Mots croisés no 159

Horizontalement.

1. — Poète français ou commune belge.
2. — Stimuler.
3. — Inflexible.
4. — Affluent de la Saône — Saint.
5. — Patriarche — Prix.
6. — Infinitif — Chausse-pied.
7. — Réprimander vertement.
8. — Personnage biblique — Roi d'Israël.

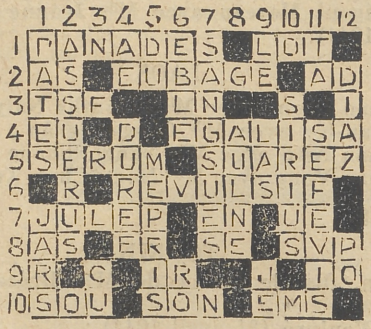


Verticalement.

1. — Peintre italien.
2. — Rois de Salamine.
3. — Princesse — Marche.
4. — Rangée d'îles devant Venise — Partie du corps.
5. — Famille noble française.
6. — Pronom — Département.
7. — Négation — Variété de vin muscat.
8. — Chicanera.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Solution des mots croisés nº 158



La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matières, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

---

*Recherchons nºs 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.
Faire offre à la Revue.

Tanagra

Faites l'essai une seule fois, Mesdames, vous serez étonnées combien vous avez embelli par

TANAGRA-OZONE, Cataplasme à l'Oxygène,
TANAGRA-TERRE CUITE, Cataplasme au Soufre,
TANAGRA-FARINE, Cataplasme nourrissant,
TANAGRA-ALBATRE, Masque tonique,
TANAGRA-IVOIRE, Masque dépilatoire.

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON

HANOI

Les meilleurs films

dans les meilleures salles

OFFSET

TYPOGRAPHIE

PHOTOGRAVURE

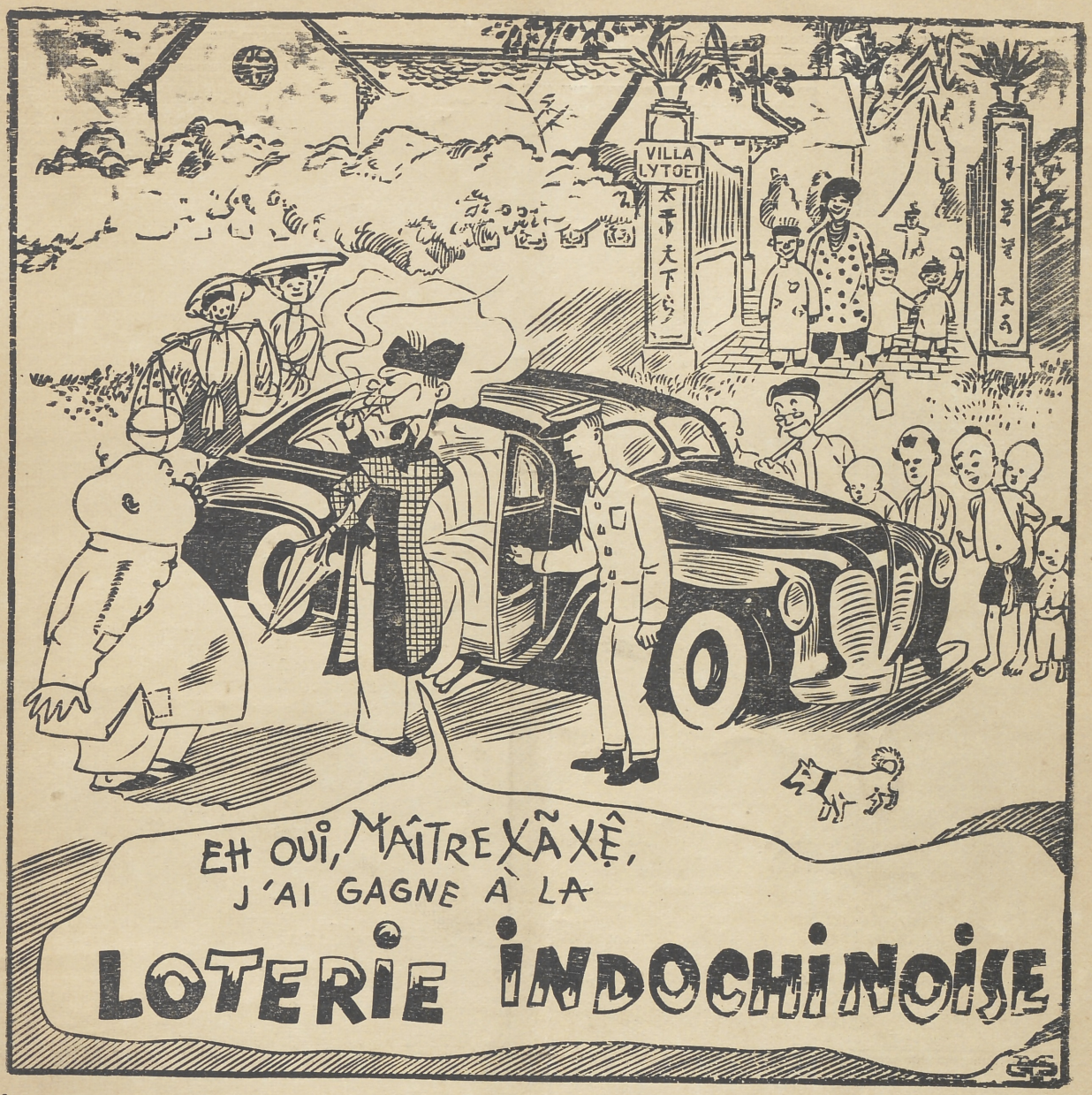
IMPRIMERIE TAUPIN & CIE

HANOI — 8 - 10 - 12, RUE DUVILLIER — HANOI

TÉLÉPHONE Nos 147 - 148

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté nº 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, *Bd Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

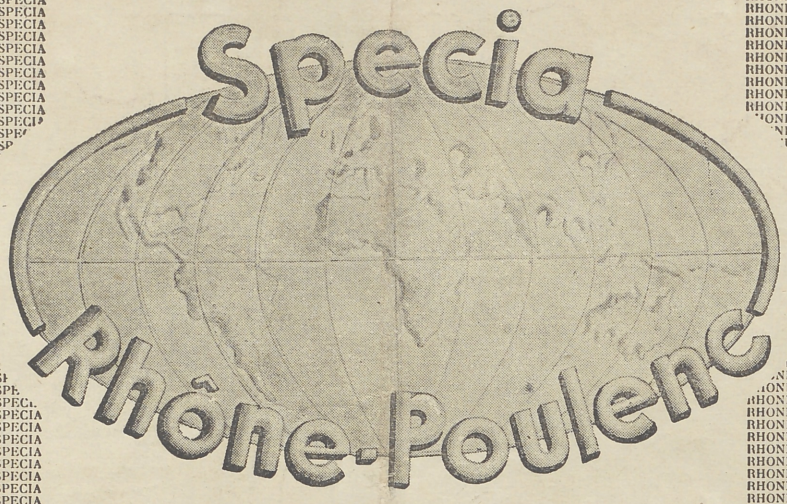
Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES



PROPIDEX - ASCIATINE - ORTEDRINE - RHOFÉINE
SONÉRYL - RUTONAL - STIBYAL - NEPTAL - TOCHLORINE
RHODAZIL - ALUNOZAL - URAZINE - CORYPHÉDRINE
GELOBARINE - FORIOD - BAUME RHODIA
NÉO - DMEGON - SANÉDRINE - INFUNDIBULINE
SEPTAZINE - NEODMÈTYS - THIAZOMIDE - FLÉTASE
RHODIACARBINE - CRISALBINE - NÉOCARDYL
QUINIO - STOVARSOL - MYOCHRYSINE - KÉLÈNE
DAGÉNAN - ANTHÉMA - PRÉMALINE
PROPIDON - QUINACRINE - GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN - STOVARSOL - DMELCOS
NOVARSÉNOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHONE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ
DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques